

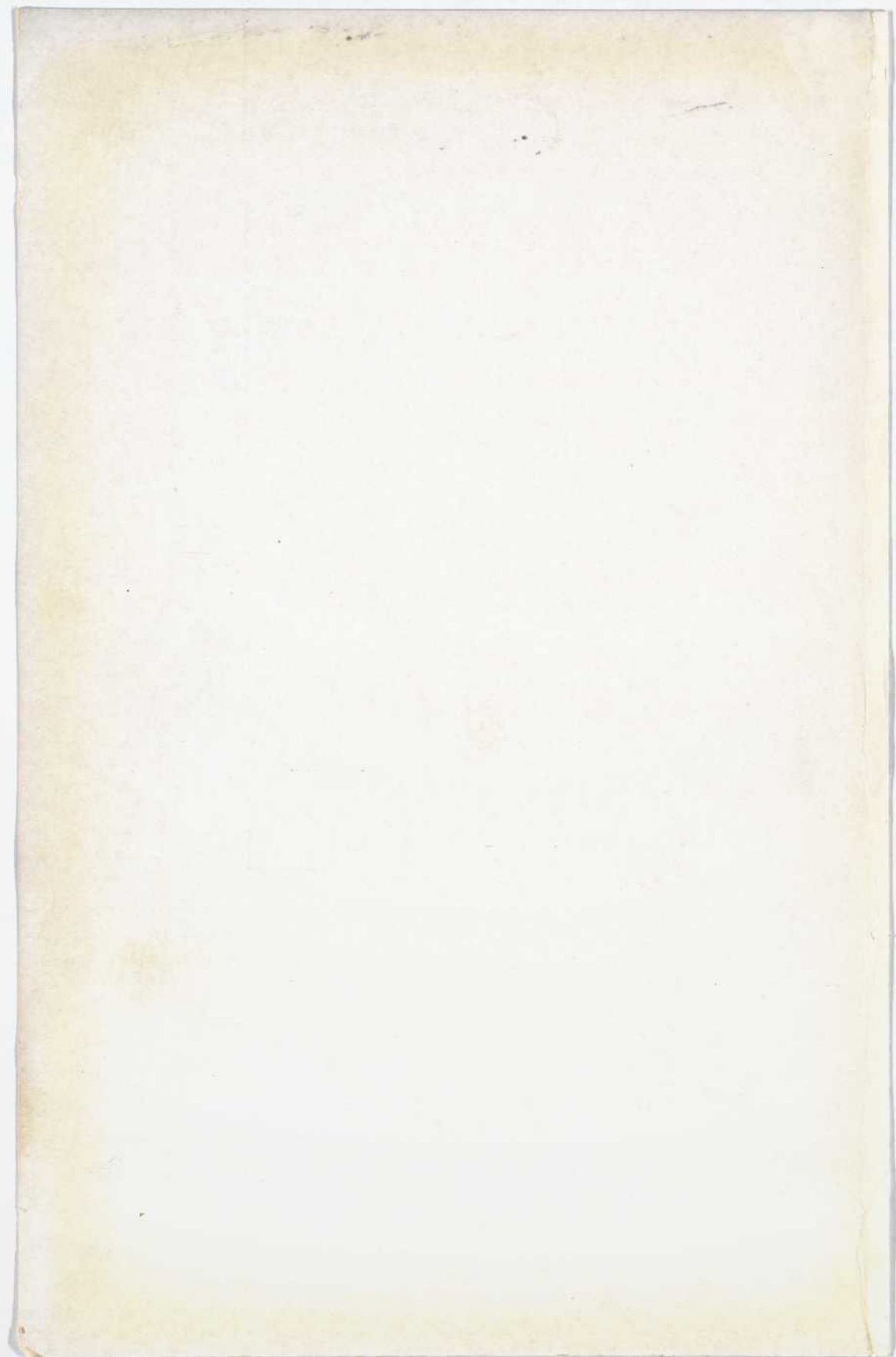
MAXINE

la

CACHE aux CANOTS



ÉDITIONS A.C.F. MONTRÉAL



LA CACHE AUX CANOTS

(Histoire d'un Indien)

DU MÊME AUTEUR

I — OUVRAGES POUR ENFANTS:

Fées de la terre canadienne (1928) (épuisé)
Le petit page de Frontenac (1930)
Les orphelins de Grand-Pré (1931)
Jean la Tourte (1932)
La Huronne (1931)
Le pêcheur d'éperlan (1933)
Rimes historiques (1933) (épuisé)
Le Fée des castors (1933)
L'Ogre de Niagara (1933)
Le Tambour du Régiment (1935)
Le Vendeur de paniers (1936)
Les trois Fées du bois d'épinette (1936)
La Cache aux canots (1938)

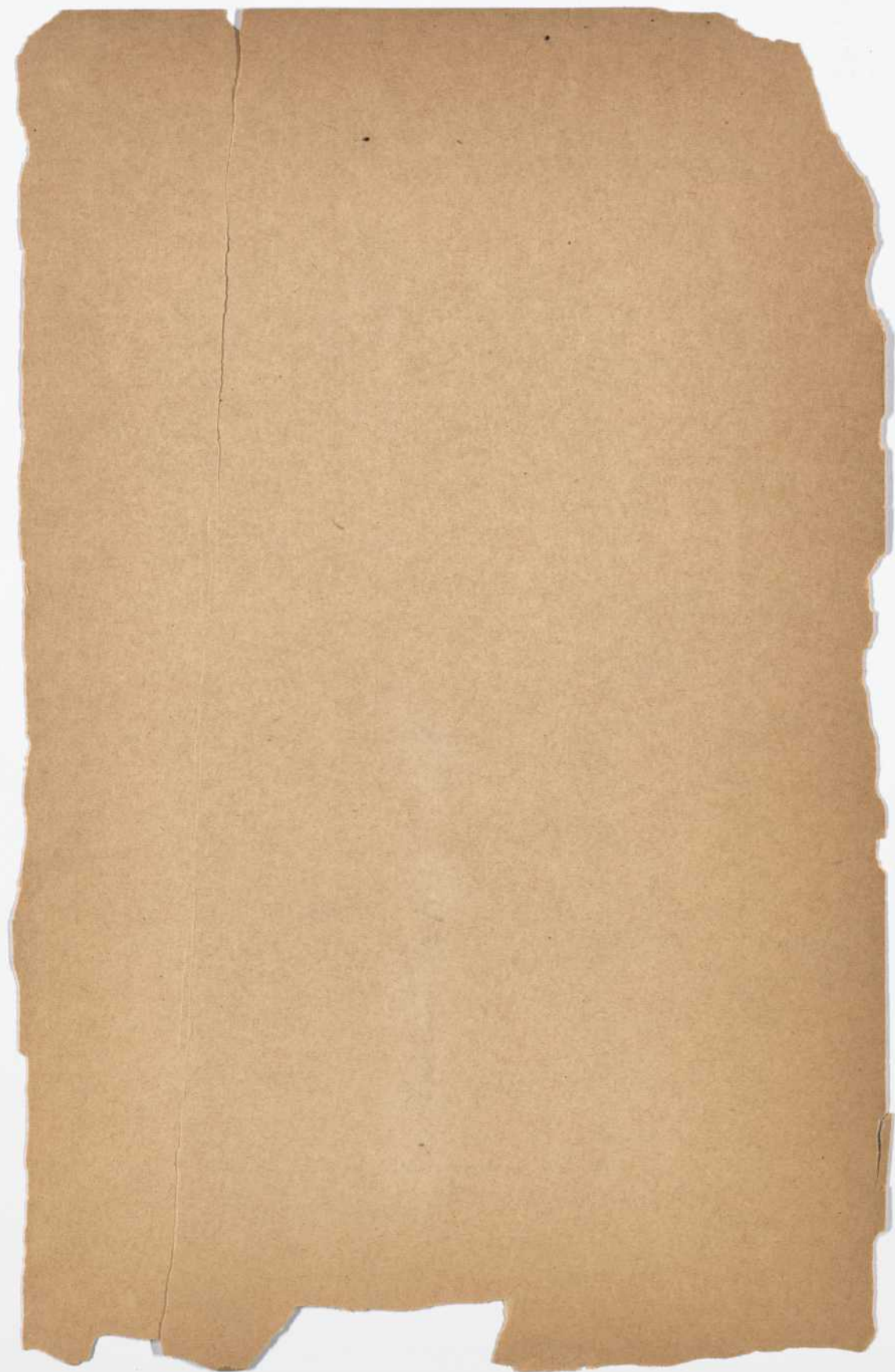
En préparation:

L'Aiglon Blanc des Illinois.

II — OUVRAGES POUR ADULTES:

Moment de Vertige, *Roman* (1931)
La Blessure, *Roman* (1932)

(Tous droits réservés)





LA CACHE AUX CANOTS

(*Histoire d'un Indien*)

par

MAXINE

(de la société des écrivains canadiens)

Préface du R.P. C.-H. Lefebvre, s. j.



ROMANS

HISTORIQUES

ÉDITIONS DE L'A. C.-F.—MONTREAL

*Cet ouvrage est dédié à la chère mémoire
d'un jeune Canadien.*

UNIVERSITY OF TORONTO
JAN 10 1972

PS

ALL-1-5-72

95782

PRÉFACE

POUR ce nouveau-né qui continue si gentiment l'attrayante lignée de ses prédécesseurs, on requiert une « introduction » ou une « préface ». Est-ce bien nécessaire? — Présenter Maxine au public c'est proprement porter de l'eau à la rivière; témoin le bon renom de ses œuvres et l'accueil empressé de la jeune clientèle à qui la meilleure part y est faite.

— Une préface, alors?

— Eh bien, va pour la préface!

D'autant que l'aubaine est pour le signataire d'icelle: il se profile dans le sillage lumineux de l'auteur et bénéficie d'un reflet de sa notoriété.

D'avoir éveillé chez Maxine un beau talent de conteur qui sommeillait, me vaut, paraît-il, ce privilège(?) de préfacer, lequel, du reste, ne comporte guère de risques: Qui donc lit les préfaces?

Mais voici qui n'est au vrai que la préface d'une préface. Venons-en au point.

« La cache aux canots » est, je crois, le neuvième d'une série de récits pour enfants, dont le premier: « Les fées de la terre canadienne »

(1928) est épuisé déjà. C'est-à-dire qu'à partir de cette date la plume de Maxine n'a pas connu le chômage, surtout si l'on fait entrer en ligne de compte deux romans pour adultes, édités au pays et un troisième « La huronne » dont une firme parisienne (Casterman) a sollicité l'impression.

L'auteur de ces charmants récits, dédiés « à la chère mémoire d'un jeune Canadien » se propose un but des plus louables: faire mieux connaître leur pays, son histoire, son passé glorieux et du coup les rendre chers aux enfants. Ils y prennent contact avec l'histoire et la géographie canadiennes et s'enracinent ainsi au terroir à un âge où les impressions ont chance de s'incruster profondément et de durer.

Écrire pour les tout jeunes n'est pas un genre aussi facile qu'on serait enclin à l'imaginer, et c'est une erreur de croire que la littérature pour l'enfance est un peu l'enfance de la littérature.

Pour y réussir, il faut le « don », c'est-à-dire un ensemble de qualités littéraires assez rarement réunies: l'intuition de ce qui plaît au jeune âge; une intrigue bien amorcée et menée tambour battant; des épisodes bien imaginés qui tiennent le lecteur en suspens; l'attribution à un enfant d'un rôle important dans le récit, un dénouement heureux, mais gardé jalousement secret jusqu'à la dernière page; c'est la recette du succès.

Avec cela, un style alerte, clair et direct. Pas de termes abstraits ni recherchés, point de visées

littéraires, du naturel et de la bonhomie; l'enfant ne doit pas s'apercevoir qu'il lit, mais plutôt voir, être présent, prendre part à l'action. — « On dirait que cela se passe à la maison », c'est le mot ingénu d'un lecteur de Maxine, et c'est un éloge peu banal.

Depuis quelques années, la littérature pour enfants a pris, en notre province, un essor des plus consolants. Plusieurs de nos bonnes plumes ont tenté l'aventure avec succès.

Dans cette méritante phalange, Maxine occupe sans conteste une place de choix tant pour la quantité que pour la qualité de ses écrits.

Il me semble que pareil mouvement, d'une si réelle opportunité, devrait rencontrer l'encouragement du public.

Ainsi que la suggestion en a été faite et réitérée, nos commissions scolaires dans l'achat des livres de récompense, devraient donner la préférence et faire plus large encore la part de nos auteurs et éditeurs canadiens. Fallut-il faire de plus grands déboursés, l'écart défavorable serait amplement compensé par le fait que l'argent dépensé reste au pays et favorise les nôtres.

Pour revenir à « La cache aux canots », je ne commettrai pas la maladresse de dévoiler à l'avance ses attrayantes péripéties; je laisse au lecteur d'en savourer l'intérêt.

On me permettra toutefois d'en souligner un détail qui n'est pas dénué d'apropos: l'influence

d'un missionnaire jésuite, aujourd'hui canonisé, sur le principal personnage du récit, l'Indien . . .

La charité et la douceur du père Garnier avaient laissé dans ce cœur droit une impression ineffaçable. Prestige rayonnant de la sainteté qui amena le salut de l'héroïque enfant des bois.

Collège Saint-Charles Garnier, Québec.

En la fête des SS. Martyrs Canadiens, 26 septembre 1937.

C.-H. LEFEBVRE, s.j.

I

AMISCOU

VERS la fin d'une radieuse journée d'été, deux canots remontaient les eaux un peu houleuses de « la mer douce », *se dirigeant vers un petit bourg indien dont les wigwams** coniques se détachaient en sommets inégaux sur la verdure de la forêt. Le couchant dardait sur le village l'embrasement de ses feux et ce spectacle sauvage et féerique, aperçu des canots, souleva des transports d'admiration :

— Quel tableau ! la petite mission semble transformée !

— Oui, n'est-ce pas, merveilleux ? Cette terre de la Nouvelle-France a donc des rives de porphyre . . . des bois de vermeil ! Mais voyez donc de ce côté ! Les teintes commencent à s'estomper . . . voici du rose, du mauve, du bleu d'opale . . . puis des rayons d'or pâli . . . et regardez ces Indiens, là-bas sur le rivage, on les dirait nimbés d'un halo !

*Lac Huron.

**Huttes indiennes.

Celui qui parlait ainsi était un tout jeune prêtre dont la voix chaude et vibrante trahissait l'ardeur apostolique; sa figure imberbe avait les traits d'une finesse presque féminine, une douceur angélique était empreinte sur son visage, mais le pli décidé de la lèvre et la forme accusée du menton dénotaient l'énergie et une rare fermeté de caractère. Élevant son regard vers le ciel, il murmura à demi-voix:

— Merci, mon Dieu, de me les faire voir ainsi pour la première fois, auréolés de lumière, ces pauvres indigènes ! Je jure de consacrer à leur conversion tous les instants de ma vie !

Tandis que l'on s'épanchait ainsi à leur sujet, les villageois, groupés sur la rive, discourent aussi sur le compte des arrivants:

— C'est la Robe-Noire qui nous revient, dit un jeune garçon; il amène un compagnon.

— Les Visages-Pâles arrivent au bon moment, dit un autre, ils vont pouvoir assister à notre fête.

— Notre fête? Laquelle?

— Tiens, notre prisonnier, l'Iroquois, tu sais bien !

— Hé.* C'est vrai, son supplice est pour demain... mais mon père dit que les Robes-Noires n'aiment pas ces fêtes !

*Oui (les Indiens disaient souvent hé pour oui).

Les gamins, demi-nus, couraient sur le bord du lac, attendant avec leurs aînés l'arrivée des canots.

Bientôt on les vit atterrir; il y avait plusieurs indigènes et deux jésuites: le père Jean de Brébeuf, déjà missionnaire de cette région, et le jeune père*Charles Garnier, nouvellement arrivé de France, et dont l'âme ardente brûlait d'un zèle évangélique pour ces primitifs enfants de la forêt.

* * *

Un an plus tard, ce même village (Sainte-Marie-des-Hurons) avait complètement perdu son aspect riant et animé. Un fléau s'était abattu sur le petit bourg... les routes étaient désertes; des Indiens, affreusement défigurés par la petite vérole, gisaient sur les grabats de leurs wigwams, délaissés de tous, même de leurs proches. La population affolée avait fui le hameau infecté par l'épidémie, abandonnant à leur triste sort malades et mourants, que les tortures de la faim faisaient quelquefois sortir de leurs huttes.

Des gens de tribus étrangères, ignorant cet état de choses, passaient parfois sur ce chemin et les pauvres affamés leur réclamaient de la nourriture, cherchant même à s'emparer des vivres que portaient les voyageurs... mais

*En l'an 1636.

ceux-ci, apercevant les picotés et effrayés de la contagion, les écartaient à coups de hache et de tomahawk, blessant et coupant sans merci les bras ou les mains de ceux qui s'attachaient à eux implorant un peu de nourriture.

Au milieu de cette désolation, l'on pouvait voir circuler la soutane noire d'un jeune missionnaire. Dans chaque wigwam, il entrait, prodiguait ses soins, donnait un peu de vivres, se privant souvent lui-même du nécessaire pour soulager ces malades repoussants. Il leur parlait dans leur langue qu'il avait apprise depuis son arrivée, l'année précédente, il les bénissait, faisant chrétiens les moribonds qui désiraient le baptême.

Passant un jour à un certain endroit inexploré par lui jusqu'alors, il entendit des gémissements et des plaintes venant d'un petit abri attenant à une des habitations . . . Se courbant, le jésuite y pénétra.

Il y avait là un jeune garçon gisant sur un grabat de branches; il était couvert d'affreuses pustules de petite vérole; son bras gauche avait été amputé près de l'épaule. L'adolescent (il semblait avoir environ douze ans) était en proie à une fièvre ardente, mais il n'était pas inconscient.

Le missionnaire s'agenouilla auprès de lui:

— Tu souffres, petit, tu as faim?

— Ahixeat... (soif) fit le malade dans sa langue.

Le père lui apporta de l'eau fraîche et le fièvreux but avec avidité, puis il put avaler un peu de nourriture et sembla ensuite sommeiller... mais bientôt, il ouvrit les yeux avec un gémissement et se retourna un peu, découvrant plus clairement l'horrible blessure du bras coupé où la gangrène avait déjà avancé son œuvre fatale de corruption...

— Pauvre enfant, dit le père, en langue huronne, qui t'a fait cela?

— Des passants... iroquois... je leur demandais à manger... j'ai voulu leur toucher et j'avais la picote... alors...

— Quel est ton nom?

— Amiscou.*

— Tes parents?

— Morts depuis la dernière lune.

— Tu es donc seul au monde, pauvre enfant, fit le missionnaire dont le cœur s'émut de pitié. Écoute, il me faut aller donner aux autres malades quelques soins et de la nourriture... Je vais te laisser ici de quoi boire et manger et, demain, je reviendrai te voir!

*Le castor (en montagnais).

— Demain, pauvre petit, il sera encore vivant, se dit le bon samaritain, je lui ouvrirai le ciel, il recevra le baptême . . .

Esquissant une bénédiction, le missionnaire voulut partir, mais le malade le rappela :

— Robe-Noire !

— Oui, mon enfant ?

— Tu me fais du bien . . . tu vas revenir ?

— Oui, demain . . . je te ferai connaître le vrai Dieu !

— Veux-tu, avant de partir, poser ta main sur la blessure de mon bras coupé, pour me soulager un peu ?

— Mais oui, mon garçon, si tu le désires, répondit le père.

Surmontant son invincible répugnance, il s'approcha de nouveau du malade et appuya doucement sa main sur la plaie gangreneuse et repoussante . . .

— Ça me fait du bien ! murmura le blessé, fermant à demi les yeux.

— Dors, pauvre enfant, dit le jésuite, ému de pitié, et, tiens ! prends cette petite médaille en attendant que je revienne.

De nouveau, il bénit le malade et sortit pour aller vers d'autres victimes du fléau.

L'adolescent fut bientôt plongé dans un profond sommeil; cependant, au lieu de se débattre et de gémir en dormant, il devint calme, immobile, et reposa ainsi pendant de longues heures. . . au petit jour, il ouvrit les yeux . . . plus de fièvre . . . plus de variole purulente . . . plus de douleur à l'affreuse blessure . . . la plaie s'était, dans la nuit, mystérieusement cicatrisée . . .

Etonné et ravi de ne plus souffrir, l'enfant se leva, mangea ou plutôt dévora la nourriture laissée à son chevet par la Robe-Noire; puis il sortit et respira avec délices l'air matinal. Qu'allait-il faire? Sauf les picotés, tous les Indiens de son village s'étaient enfuis. Il n'eut plus qu'une idée . . . partir, lui aussi, quitter ce bourg contaminé! Sa décision fut vite prise. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui et partit en courant dans la direction d'un hameau voisin . . .

* * *

Après avoir quitté le jeune Amiscou, le missionnaire avait continué sa route sans se douter que sa main compatissante venait d'accomplir un miracle éclatant*. Il avait terminé son héroïque tournée de miséricorde, puis il s'était réfugié dans une hutte déserte où il pouvait se reposer pour la nuit.

Au matin, ayant terminé ses oraisons et pris un frugal déjeuner, il voulut poursuivre sa mission de charité. Le souvenir du pauvre ado-

*(Légende).

lescent de la veille lui revint à la mémoire, et il partit rapidement vers l'emplacement de l'abri infect, quelque peu éloigné de l'endroit où il avait passé la nuit. Il revoyait en esprit ce malheureux enfant, criblé de pustules de variole, brûlant de fièvre, à demi-suffoqué par l'atmosphère atroce de la hutte, et torturé par la plaie gangreneuse près de l'épaule... Il allait l'instruire sommairement, lui administrer le baptême... sans doute, il survivrait une journée encore, au plus deux ou trois jours...

Tout en faisant ces réflexions, le jésuite avait atteint le wigwam diminutif... Se penchant, il y pénétra... personne ! Le malade avait disparu ! Il sortit, examina les alentours... nulle trace de l'adolescent...

— Malheureux enfant, se dit le missionnaire, il a, sans doute, suivi son instinct de primitif... Comme une bête blessée, il est allé se cacher pour mourir... Je vais essayer de le retrouver pour le baptiser, pauvre petit !

Mais l'enfant demeura introuvable... personne, parmi les rares occupants des huttes, ne l'avait vu passer...

II

EN FUITE.

LE PETIT Huron évadé de son wigwam, ne ressentant plus ni douleur, ni fièvre, humait avec délices l'air pur et frais du matin. Où allait-il? L'enfant n'en savait trop rien, mais une pensée dominante le possédait . . . fuir . . . s'éloigner au plus vite de ce bourg infecté, rejoindre les gens de sa tribu qu'il avait vus disparaître sur la route, s'enfuyant vers un autre village, loin du danger de contagion !

Après avoir couru, marché, couru encore, le long du chemin désert, il s'arrêta, regarda de tous côtés, puis repartit de nouveau. Une neige légère était tombée durant la nuit et cette blancheur, sous le soleil matinal, rendait lumineuse la terre durcie de la route. On était aux derniers jours d'octobre et le froid, pas encore intense. Amiscou, comme tous les enfants indiens, était endurci à la fatigue et sa maladie, subitement guérie, ne lui avait laissé aucune faiblesse; ce ne fut qu'après deux heures de course qu'il sentit le besoin de se reposer.

Le chemin aboutissait à une épaisse forêt, où le petit s'engagea sans hésiter; il suivit un sentier battu, puis, apercevant un ruisseau qui filtrait à travers les branches tombées et les feuilles mortes qui jonchaient le sol, il s'arrêta pour s'y désaltérer; un peu las, il s'assit à califourchon sur un gros sapin déraciné qui obstruait l'étroit sentier.

Alors le petit manchot se prit à réfléchir... où irait-il après tout? Ses parents, victimes de la terrible maladie, ne lui avaient donné aucune protection... chez qui irait-il se réfugier? Il ne savait même pas vers quel bourg il se rendait, mais il croyait bien que ce devait être Teanaustayé, ainsi que les Hurons désignaient la mission de Saint-Joseph... Il savait qu'il avait encore quelques heures de clarté devant lui, mais le bois semblait bien long... il lui faudrait se hâter pour en sortir avant le coucher du soleil...

Bravement, il se remit en route, pénétrant de plus en plus avant dans la forêt, où le sentier devenait indécis; Amiscou dut se frayer un chemin dans la brousse, passant entre les souches, sautant par-dessus les arbres tombés. Sous le radieux soleil qui pénétrait à travers les aiguilles résineuses des grands pins et les branches dénudées des érables, la neige avait presque complètement disparu.

Cependant la faim commençait à tourmenter le marcheur; son déjeuner, laissé par les soins

de la Robe-Noire, n'avait pas assouvi son appétit d'adolescent . . . il n'y avait plus de fruits sauvages à trouver dans le bois à cette saison . . . rien à se mettre sous la dent !

La forêt devenait dense et mystérieuse, le sentier, maintenant, ne se retrouvait plus du tout. Longtemps le petit garçon marcha à l'aventure . . .

— Que ferais-je, se disait-il, si je rencontrais un ours ? Grimper dans un arbre me serait difficile, vu que je n'ai plus qu'un bras ! Me défendre contre une bête malfaisante serait plus difficile encore !

Pauvre petit ! Il marche . . . il marche . . . ne sachant dans quelle voie il dirige ses pas ; il s'arrête un moment pour écouter, puis il reprend sa course devenue hésitante . . . Le soleil baisse ; dans l'épaisseur du bois il fait déjà sombre . . . Amiscou est trop vaillant pour recourir aux larmes, mais il s'arrête de nouveau, découragé, regardant cette forêt impénétrable où l'obscurité s'en vient . . . il a froid, il frissonne un peu, il a faim et il commence à avoir grand'peur . . .

Soudain, un bruit le fait tressaillir . . . un craquement de branches . . . qu'est-ce ? Une bête ? Un homme ? Un Iroquois, peut-être, qui voudra lui couper son autre bras ? Ah ! Comme il les déteste ces éternels ennemis de sa tribu qui l'ont rendu infirme ! Mais il les craint aussi et, se glissant derrière un gros arbre, il cherche à se cacher . . .

À ce moment paraît un Indien, un paquet au dos; un enfant le suit pas à pas; de loin Amiscou peut parfaitement les distinguer . . . ils approchent . . . l'homme, de son côté, aperçoit bientôt le petit Huron qui se croyait pourtant bien caché !

— Où vas-tu, gamin ? lui crie-t-il.

À cette question posée sans colère, Amiscou sortit de sa cachette et, un peu tremblant, répondit :

— Je veux me rendre à Teanaustayé pour . . .

— Tiens, tu es manchot ? interrompit l'Indien.

— Oui, c'est un . . .

Il s'arrêta pris de peur et, sans finir sa phrase, questionna à son tour ?

— Es-tu Iroquois ?

— Non, je suis Sconoton, dit Cerf-Agile, de la nation neutre et celui-ci est mon fils, Itchi Anaskari, (Petit-Loup). Tu n'es pas dans la direction de Teanaustayé, petit, tu en es même très loin !

— Alors, que faire ? demanda l'enfant avec inquiétude.

— Je retourne avec mon fils au village de ma nation, dit l'homme, mais il va nous falloir passer la nuit dans ce bois. Viens avec nous,

je connais une bonne cache où nous pourrions rester jusqu'au jour; as-tu faim?

— Hé, grand faim, mais pas de vivres !

— J'en ai, moi, nous partagerons; viens, garçon, suis nous si ça te plaît, nous serons bientôt rendus à la cache dont je t'ai parlé. Quel âge as-tu, petit?

— J'ai vu douze fois revenir la chute des feuilles.

— Tu es grand pour cet âge ! Allons, en route maintenant pour arriver au gîte avant l'obscurité !

Content de la tournure que prenaient les événements, et reconforté par la perspective d'un repas prochain, Amiscou suivit lestement Sconoton et Petit-Loup. Au bout d'une demi-heure de marche, ils avaient atteint l'endroit voulu: une grotte assez profonde se creusait sous un énorme rocher... nos trois marcheurs y pénétrèrent. Cerf-Agile alluma un bon feu à l'entrée; les enfants apportèrent des branches sèches, tandis que l'Indien entourait de roches ce foyer improvisé et y déposait une grosse bûche de bois humide pour garder la braise et prévenir le danger d'incendie. Auprès de ce feu reconfortant, le jeune Castor se sentit bientôt réchauffé, surtout après avoir dévoré avec avidité la nourriture que lui donna son protecteur.

Petit-Loup était grandement intéressé par ce compagnon que lui procurait son père; l'enfant n'avait jamais vu un manchot et ses yeux étonnés se posaient sans cesse sur le vilain moignon qu'avait laissé la cruelle amputation.

— Ça fait mal? questionna-t-il, le montrant du doigt.

— Non, je ne le sens plus.

— Quel est ton nom? demanda alors Cerf-Agile.

— Amiscou.

— Hé, tu es donc un petit castor montagnais !

— Mon père était Huron, ma mère, Montagnaise.

— Bon, je comprends; mais, dis-moi donc comment tu as perdu ton bras.

Volontiers, Amiscou raconta le passage de chasseurs iroquois à travers sa bourgade, où sévissait l'épidémie de variole; il y avait environ une demi-lune* que la chose avait eu lieu.

— Tes parents étaient-ils vivants alors?

— Ma mère seulement; elle mourut le lendemain.

— Pauvre petit gars ! Mais comment se fait-il que ta plaie soit déjà cicatrisée? Et ta picote guérie? Es-tu certain que tu l'avais?

*Deux semaines.

Tu n'as aucune marque, aucun petit trou dans la peau, nulle trace de boutons, continua-t-il, palpant le bras droit de l'enfant.

— Ah non ! Mais hier, j'étais couvert de pustules, et mon bras coupé saignait, coulait et me semblait en feu ! Alors, la Robe-Noire est venue . . .

— Il t'a donné des remèdes ?

— Non, il m'a parlé, m'a donné de l'eau, et a posé sa main sur ma blessure ; il m'a laissé quelque chose à manger et il est reparti, me disant qu'il reviendrait le lendemain. Et, tiens, il m'a donné ceci !

D'un pli de sa tunique, l'enfant sortit la médaille du missionnaire . . . Petit-Loup la prit dans ses petites mains cuivrées et l'examina avec curiosité.

— J'ai dormi, continua le manchot, puis je me suis réveillé guéri . . . je ne sentais plus aucune fièvre, aucun mal et la picote était disparue . . . Je me suis alors enfui de mon village pour essayer de rejoindre les gens de ma tribu qui sont partis vers Teanaustayé . . .

— As-tu revu la Robe-Noire ?

— Non, je suis parti au petit jour et n'ai rencontré personne . . .

Cerf-Agile resta songeur . . . ces Robes-Noires, se dit-il, sont des êtres extraordinaires ; ils ne craignent ni la maladie, ni la mort et on les dit

des « sakis »* bienfaisants; celui-ci a évidemment guéri le petit Castor... il lui a peut-être donné un remède dans l'eau... mais lequel? L'enfant prétend qu'il n'a pris aucun médicament...

Tandis qu'il méditait sur ces faits extraordinaires, les deux petits, fatigués de la marche, s'étaient couchés tout près l'un de l'autre et dormaient profondément. Cerf-Agile les recouvrit d'une peau de bête qu'il avait apportée et, regardant l'orphelin, il murmura:

— Il est seul, le pauvre ! Je le prendrai avec moi; Petit-Loup sera content; ce gamin me plaît, il n'est pas ordinaire, je le protégerai... et le Manitou des Blancs me sera propice, car je veux apprendre à le connaître...

Le résultat de cette rencontre fut heureux pour le jeune Huron; n'ayant plus de famille, il devint le fils adoptif du brave Sconoton et de sa femme, Toca,**et le frère de Petit-Loup, son cadet de quatre ans.

L'adoption chez les Indiens était partout reconnue et constituait pour eux une véritable paternité, l'adopté devenant dès lors un membre de la famille.

La nation neutre possédait un territoire situé entre le pays des Hurons et celui des Iroquois.

*Sorciers.

**La cerise.

Comme l'indiquait son nom, elle ne prenait aucune part dans les luttes incessantes entre les nations ennemies, et celles-ci pouvaient, à volonté, passer et repasser dans son pays, mais il leur était défendu de s'y battre. Ainsi Amiscou allait pouvoir grandir paisiblement chez ses parents d'adoption, sans être en butte aux dangers multiples de la guerre.

Bientôt une affection, plus grande que celle existant d'ordinaire chez les sauvages, unissait le jeune manchot à la famille qui l'avait recueilli. Les Neutres étaient en général méchants et cruels et on les craignait beaucoup, mais une tribu d'entre eux faisait exception; Sconoton et Toca appartenaient à cette bande moins féroce et quoique n'ayant pas encore reçu les leçons des missionnaires, ils avaient à cœur de connaître la vérité et désiraient ardemment qu'il vint dans leur pays une Robe-Noire pour leur apprendre la religion des Blancs; malheureusement, chez les autres tribus de cette nation, les missionnaires n'avaient pu fonder un établissement, ayant été maltraités et chassés par les indigènes.

Petit-Loup et le manchot devinrent bientôt des camarades inséparables; ensemble, ils exploraient les bois, dénichaient les perdrix, poursuivaient les lièvres et les écureuils, tendaient des pièges aux renards; leur bonheur était de suivre Cerf-Agile à la chasse, et le jeune Huron faisait voir tant d'intelligence et d'agilité que son père adoptif en demeurait étonné.

Lorsque Amiscou eut quinze ans, afin de consacrer définitivement son adoption, Cerf-Agile lui fit tatouer sur la joue l'emblème de sa tribu: une minuscule tête de chevreuil; Petit-Loup, trop jeune, n'avait pas encore subi le tatouage.

Amiscou passa ainsi quatre belles années de son adolescence; à seize ans, il était d'une taille remarquable et d'une force extraordinaire. Il déployait à se servir de son unique bras une adresse et une dextérité inouïes.

Cerf-Agile avait un talent remarquable pour travailler l'écorce; il était habile à confectionner des canots qu'il échangeait ensuite pour de belles peaux de lynx ou de castor, ou parfois pour de l'argent; Amiscou devint son élève et apprit de lui à transformer de maintes façons la solide écorce du bouleau et du merisier.

Étonné de l'adresse avec laquelle le manchot, malgré son infirmité, apprenait à se perfectionner dans cet art, Sconoton s'ingénia à le lui enseigner dans tous ses détails et le jeune garçon put bientôt, non-seulement confectionner les canots, mais encore les décorer de dessins bizarres avec une symétrie et une habileté vraiment extraordinaires.

Au moral, Amiscou était doué de belles qualités: il se montrait loyal et brave, rempli d'affection pour sa famille adoptive, toujours prêt à protéger son frère, Petit-Loup. Du passé qui s'estompait un peu dans sa jeune mémoire,

il lui restait deux faits saillants, deux sentiments profonds: la haine de l'Iroquois à cause de la cruelle amputation de son bras d'enfant; le passage du missionnaire dans son wigwam du village natal et son geste d'ineffable bonté en posant sa main guérissante sur la plaie douloureuse de son bras. La figure de la Robe-Noire lui demeurait vivante, il la revoyait trait par trait; ce visage imberbe, suave, mystique, lui apparaissait parfois en songe; et, dans ses projets d'avenir, il rêvait de revoir un jour ce prêtre, de devenir son disciple, son ami... de lui dire qu'il n'avait pas oublié! Souvent, il en parlait lorsque la famille se réunissait autour du feu, durant les longues soirées de l'automne et de l'hiver; Sconoton, douteux, hochait la tête:

— Tu ne le reverras sans doute jamais, Amiscou; les Iroquois font une guerre acharnée aux Robes-Noires; ils ne veulent pas du Manitou des Blancs!

— Moi, je voudrais le connaître, disait Toca; on en raconte des choses extraordinaires.

L'Indienne se plaisait alors à redire à la famille les faits qu'elle avait appris au sujet de ces Visages-Pâles, qui prêchaient une doctrine si nouvelle... un Dieu si puissant...

Le wigwam de Cerf-Agile était tout à fait isolé; son voisinage, très rapproché de la frontière et marquant les limites du terrain des Neutres, l'exposait parfois aux incursions de

hordes voisines. Un jour, des Andastes (une bande de voleurs) s'étaient glissés sournoisement aux environs de la cabane de l'Indien; à un moment donné, ils firent irruption dans la demeure pour y voler les belles fourrures qui s'y trouvaient entassées.

Dans l'affreuse lutte qui suivit, le brave Cerf-Agile fut tué; la pauvre Toca eut le même sort. Amiscou se lança sur les assaillants, déployant toute sa force extraordinaire, cherchant à défendre Petit-Loup qu'un Andaste venait de saisir, mais, seul ainsi, contre des ennemis nombreux, que pouvait le manchot? Tandis qu'avec son tomahawk, il s'attaquait violemment au ravisseur de son frère, un des autres voleurs lui asséna sur la tête un formidable coup de gourdin... Il chancela et s'abattit sans connaissance sur le plancher de la hutte. Les malfaiteurs achevèrent alors leur hideuse besogne. Petit-Loup, comme ses parents, avait cessé de respirer, Amiscou, étendu par terre, ne bougeait plus... les voleurs s'emparèrent de toutes les peaux de renard, d'ours, de lynx et de castor, et prirent la fuite après avoir mis le feu à la cabane. L'un deux, cependant, voyant que le manchot respirait encore, et pris d'une terreur superstitieuse à cause de l'infirmité du jeune homme, le saisit et le traîna en dehors du wigwam, puis l'abandonnant sur le sol, à quelque distance, il s'enfuit en courant pour rejoindre ses compagnons.

VIE ERRANTE

APRÈS être resté inconscient durant plusieurs longues heures, Amiscou ouvrit les yeux; il se leva, fit quelques pas en chancelant et porta la main à sa tête... il ne se rappelait plus ce qui était arrivé !

Il chercha autour de lui... personne ! Il vit sans étonnement les cendres encore fumantes de la cabane de Cerf-Agile, n'eut aucun souvenir de sa vie si récente avec ses parents d'adoption, aucune mémoire du combat atroce qui venait de se livrer; il passa auprès des décombres sans avoir l'idée de les fouiller, sans se douter qu'ils contenaient les restes calcinés des victimes de l'attaque andaste et, pris d'une sorte d'hallucination, il se mit à marcher à grands pas dans la direction de la bourgade voisine...

Son regard, devenu vague, semblait chercher au loin quelque chose qui l'attirait... il passa par un village où les gens le connaissaient; ils lui parlèrent, mais il ne sembla rien entendre; il avait l'air égaré, hébété, abasourdi... On lui offrit des vivres qu'il accepta sans parler et,

regardant de tous côtés, il haussa les épaules et branla la tête comme chassant une pensée importune, puis, fixant son regard tout droit devant lui, il continua son chemin. Un peu plus loin, il quitta la route et, prenant la direction de la forêt, il disparut bientôt aux yeux des villageois . . .

— C'est le grand manchot de Cerf-Agile, dirent ceux-ci; il semble être devenu fou ! Il a dû se passer quelque chose; il faut aller voir ses parents . . .

Amiscou marcha sans arrêt toute la journée. Vers le soir, il s'étendit sur le sol du grand bois et s'endormit d'un sommeil de plomb. À son réveil, le lendemain, il se trouvait dans un état cérébral plus calme; il se rendait compte de l'endroit où il était, mais du passé, nulle souvenance; il sentait du mal à la tête, mais ne savait plus que c'était à la suite d'un coup de bâton; il se rappelait être passé la veille dans un village où on l'avait nourri, mais, sauf son nom, Amiscou, sa mémoire ne lui apprenait rien !

À partir de ce temps, le manchot commença une existence nomade et étrange, sans gîte si ce n'est les abris qu'il s'aménageait dans la forêt; il s'éloigna de plus en plus de la bourgade de son père adoptif, errant à l'aventure, ne se fixant nulle part. Il cheminait de hameau en hameau, ne se liant avec aucun compagnon, ne logeant dans aucun wigwam. Sa haute taille, la force inouïe de son unique bras, son

regard étrangement fixe, le faisaient craindre et ménager; les Indiens, superstitieux, voyaient en lui soit un sorcier, jeteur de sorts, ou un innocent, ami du Manitou; dans l'un ou l'autre cas, il ne fallait pas risquer sa colère... Alors on lui donnait volontiers des vivres pour sa nourriture et de chaudes peaux de bête qui lui servaient de vêtement et de couverture.

Le jeune Huron, devenu ainsi étrange et nomade, n'était pas, cependant, un insensé; il se rendait parfaitement compte de ses actions; il voyait bien qu'on le craignait et il en profitait pour se procurer facilement ce dont il avait besoin; toutefois, il avait complètement perdu la mémoire de son passé; la vie ne comptait pour lui que du jour où il avait commencé son existence errante... De son enfance au bourg des Hurons, son adolescence à la tribu des Neutres, de ses parents véritables ou adoptifs, nul souvenir. Une chose, néanmoins, faisait exception et occupait sa pensée, car dans le nuage opaque qui obscurcissait sa mémoire un point lumineux se détachait: la figure suave de la Robe-Noire qui l'avait guéri... il ne savait de quel mal... La petite médaille du jésuite, passée dans une mince lanière de cuir, ornait toujours sa tunique.

Dans ses voyages ou plutôt ses pérégrinations, il apercevait parfois un missionnaire; il accourait alors, espérant revoir la figure qui hantait toujours ses rêves de déséquilibré... le prêtre se tournait vers lui... non, non, ce vi-

sage barbu, ce n'était pas ce qu'il cherchait ! Déçu, il rebroussait chemin, se sauvait sans parler, et regagnait son abri solitaire à l'ombre des grands bois.

Les semaines, les mois, passaient, les saisons succédaient aux saisons et toujours le jeune Huron poursuivait sa vie errante; de bourg en bourg, chez les Iroquois comme chez les autres nations, personne ne le molestait; il ne parlait guère, sauf pour demander ce dont il avait besoin et qu'on se gardait bien de lui refuser ! Il retournait alors à la forêt protectrice et se cantonnait dans son gîte de prédilection.

IV

À LA NATION DU PÉTUN

A TRAVERS le chemin étroit et montant d'un petit bourg de la nation du Pétun, Amiscou filait un jour lestement. Sa haute taille était un peu courbée, sa maigreur presque phénoménale.

Ses cheveux noirs et raides comme du crin tombaient en mèches inégales; une plume rouge, piquée presque verticalement dans sa chevelure, surmontait l'oreille et semblait faire ressortir le tatouage bleuâtre qui marquait d'une toute petite tête de chevreuil la peau cuivrée de sa joue.

Les yeux du jeune Indien avaient une expression étrange, inquiète; sa bouche se contractait en un rictus nerveux. Il portait sous son bras droit un volumineux paquet enroulé dans une peau de bête. Sa tunique sans manches révélait, à l'épaule gauche, un hideux moignon, qui témoignait d'un bras sommairement amputé. Dès qu'il fut à proximité des wigwams, les petits Hurons l'apostrophaient:

— Hé ! le manchot, où vas-tu ?

— Que caches-tu dans ton gros paquet ?

— Où as-tu laissé ton autre bras ?

Mais lui, impassible, continuait son chemin, ne paraissant pas les entendre; lorsqu'ils s'attroupèrent pour le suivre, cependant, il s'arrêta, déposa son paquet sur le sol et, brandissant son tomahawk,* se retourna brusquement... les gamins s'enfuirent à toutes jambes ! L'Indien, dissimulant un sourire, replaça l'arme à sa ceinture, reprit son paquet et continua vivement sa route. Bientôt, il fut hors du village et prit la direction de la forêt. Il suivit d'abord le sentier battu, puis, s'enfonçant dans la brousse, il passa à travers les aulnes et les arbres tombés et s'engagea dans une partie du bois tellement touffue qu'il semblait impossible d'y pénétrer... bientôt, il avait disparu dans la haute et sauvage végétation de la grande forêt.

— Où va-t-il donc ? demanda un petit cuivré à sa mère.

— Nul ne le sait; il n'a jamais eu de wigwam dans aucun de nos bourgs.

— Pourquoi nous fuit-il toujours ? reprit l'enfant.

— Sans doute, parce qu'il sait que vous ne l'aimez guère.

*Hache indienne.

— On le dit sorcier, fit un autre, on croit qu'il jette des mauvais sorts !

— Robe-Noire, quand il est venu ici, nous a dit que personne ne peut jeter des sorts, dit une jeune Indienne en s'approchant des enfants.

— Il ne sait donc pas, alors, qu'il y en a des sorciers, et qu'ils peuvent, à volonté, jeter des * « otkis » et des malédictions !

— C'est une erreur, il n'y a pas de sorciers, affirma la jeune fille; ce manchot est un peu étrange, c'est la conséquence de son infirmité, peut-être.

— Son bras? Comment l'a-t-il perdu?

— On ne semble pas le savoir.

— Moi, j'en ai peur, fit un tout-petit, il vole les papooses**. . . il les emporte dans le bois et les fait cuire pour les manger !

— Petits imbéciles ! dit une forte voix masculine. Les enfants se retournèrent . . . un grand Huron surgit au milieu d'eux.

— Amiscou n'est pas un sorcier c'est un innocent, qu'il ne faut pas agacer; il ne faut pas l'injurier non plus, car le manitou le protège.

— Il n'y a pas de manitou, interrompit la jeune fille, il y a Dieu . . .

*Mauvais sorts.

**Bébés indiens.

Mais, sans paraître l'entendre, le Huron continua :

— Laissez Amiscou tranquille, mes petits, et il ne vous fera aucun mal; il a sans doute un gîte quelque part, mais personne n'a pu le découvrir.

Tandis qu'on bavardait ainsi sur son compte, le manchot avait continué son chemin à travers le bois; longtemps, il avança à grandes enjambées dans les broussailles; à un certain endroit, entre des arbres gigantesques, s'élevait un cap rocheux d'une hauteur moyenne et surmonté d'une foison de petites pousses de sapin et d'épinette; les côtés formaient un roc solide, moussu, sans fissure; au pied du rocher, une eau claire et fraîche jaillissait de la terre et filtrait à travers les mousses et les fougères en un ruisseau qui allait se perdre dans l'épaisseur de la brousse.

L'Indien s'arrêta, déposa son lourd paquet et regarda furtivement autour de lui; puis il s'étendit à plat ventre auprès de la source et but longuement . . . il faisait chaud et Amiscou était altéré. Se relevant, il reprit son paquet, écarta les branches tombantes d'un gros sapin, enjamba plusieurs obstructions, se pencha légèrement et disparut soudain comme si la terre venait de l'engloutir.

UNE RENCONTRE TRAGIQUE

L'ABRI étrangement caché, dans lequel le manchot venait de pénétrer si mystérieusement, était une grotte naturelle, dont l'entrée ne pouvait s'atteindre que par une excavation assez profonde, masquée par un fouillis de branches. Amiscou avait découvert l'endroit par hasard; un jour, en marchant, il était tombé dans ce qui ressemblait à un puits séché; une ouverture, dans l'une des parois, révélait l'étroite entrée d'une grotte où s'infiltraient des rayons de lumière. L'Indien en fit l'exploration et vit que l'air y pénétrait très bien; après s'être assuré qu'aucune bête sauvage n'en avait fait son antre, il s'y installa à sa façon. Pour dissimuler l'orifice de cette cavité du sol, il tressa des tiges de jonc en une natte très solide et la couvrit de branches et de lianes; un marcheur passait là-dessus comme sur la terre ferme... cependant, d'un mouvement de son pied, Amiscou pouvait reculer cette trappe improvisée, que sa main remettait en place dès qu'il avait pénétré dans l'étrange antichambre de sa demeure souterraine.

Le gros paquet que venait d'apporter le manchot contenait une épaisse couverture, une peau de renard et aussi des provisions pour plusieurs jours. L'Indien jeta la couverture sur le grabat de sapin qu'il s'était préparé, étendit la peau sur la terre qui formait le plancher de la grotte, alluma un petit feu de branches sèches, sortit des vivres et se mit à manger avec avidité; puis, il étira ses longs membres, bailla, et se jeta sur son lit de sapin... D'un air rêveur, il regardait la flamme vacillante de son feu, dont la fumée s'échappait par les fissures de la muraille pierreuse; il se sentait bien dans ce gîte où personne ne viendrait le déranger...

— J'y passerai la froide saison, se dit-il, et, quand reviendront les beaux jours, la verdure, les oiseaux, je reprendrai la route.

Dès que cette idée eût germé dans son cerveau malade, Amiscou commença ses préparatifs en vue de l'hiver. Il amassa une quantité de bois tombé, se procura chez les Indiens du bourg plusieurs bonnes peaux de bête, et à l'aide de sa hache confectionna un solide rempart qui défendrait, contre les loups et les renards, l'entrée de son asile, si ces bêtes rusées venaient à déplacer la natte de jonc qui masquait le trou dans le sol de la forêt. On était au début d'octobre. Aux yeux du manchot, ce lieu avait plus de charme qu'aucun de ceux qu'il avait habités; le feuillage des érables lui semblait plus éclatant, les sapins plus verts, les

cèdres plus odorants, les mousses plus veloutées que nulle part ailleurs et il aimait cette grotte, si bien cachée, où il se reposait de ses longues courses dans les bourgs avoisinants.

L'hiver vint et la neige couvrit partout le sol, mais le jeune solitaire ne souffrait ni du froid, ni de la faim; endurci à la vie nomade, il n'en souhaitait point d'autre. Le soir, enveloppé dans de chaudes peaux de bête, assis devant le feu, ou étendu sur son lit de sapin, il songeait, poursuivi par la hantise inconsciente de son passé... depuis bientôt huit ans, il avait erré ainsi sans but et sans famille... Sur le rideau sombre de sa mémoire atrophiée, seule la figure de son guérisseur se détachait clairement; il savait que c'était un Visage-Pâle, une Robe-Noire et, obsédé par son idée fixe, le grand manchot au regard vague espérait toujours le revoir; il ne se rendait pas vraiment compte du passage des années, le temps n'existait pour lui que par le changement des vents glacés aux brises attiédies, de la verdure à la neige... Les animaux, les oiseaux, ses seuls compagnons, devinrent ses amis et il apprit à les bien connaître.

Un jour, il se trouva à passer dans la mission de Saint-Jean, située près de la frontière iroquoise. C'était un village huron assez considérable; les gens de cette tribu y vivaient paisiblement, se croyant en sécurité à cause du traité de paix conclu l'année précédente avec leur dangereuse voisine.

Mais les Agniers ne respectaient guère leurs engagements et leur haine de la nation huronne ne se lassait pas; aussi le spectacle de leur heureux petit bourg ne cessait de les irriter.

Le Sanglier, chef de cette tribu féroce, rassembla ses guerriers et on tint conseil au sujet de la bourgade ennemie.

D'un commun accord, la destruction des Hurons de ce village fut décidée; en nombre considérable, on irait les surprendre, dès la prochaine lune.

Lorsque le manchot eût atteint la bourgade, elle était déjà cernée par les ennemis, mais, sournois, ils s'étaient cachés aux environs, attendant le moment de se rejoindre pour une attaque concertée et soudaine. Amiscou marchait dans la route enneigée; de chaque côté les wigwams dressaient leurs toits pointus; quelques gamins jouaient devant l'entrée de leurs demeures, tout était calme et tranquille.

Soudain, une clameur terrible retentit... les Iroquois, en bandes nombreuses, poussant leurs affreux cris de guerre, fondirent sur les paisibles villageois, et ce fut un massacre effroyable !

Mais voilà qu'une Robe-Noire s'élance à travers les blessés et les mourants, bénissant, absolvant, sans se soucier du danger qui l'environne... sa figure imberbe, transfigurée par l'ardeur intense de son sacrifice, se trouve un



"C'est lui ! (Amiscou reconnaît le père Charles Garnier). (Page 44)

moment face au manchot... Celui-ci pousse un grand cri :

— C'est lui ! C'est lui !

Mais, à ce moment, le missionnaire chancelle... deux balles iroquoises l'ont atteint... Amiscou court vers lui pour le soutenir... le prêtre se relève, il jette sur le manchot un regard d'ineffable bonté... puis il retombe, car il perd son sang... Amiscou veut le secourir mais le missionnaire, blessé se traîne vers un Huron mourant pour l'absoudre... ; un Iroquois lève son tomahawk et lui fend la tête...*

— Robe-Noire !... Robe-Noire !... je t'ai cherché ! gémit le manchot, agenouillé dans une mare de sang auprès du cadavre mutilé, pourquoi ne t'ai-je pas retrouvé avant ce jour ? Pourquoi n'ai-je pu te secourir ? Robe-Noire !... Robe-Noire ! je t'ai longtemps cherché...

Et les Iroquois, pris d'une crainte superstitieuse, n'osèrent troubler ce colloque de l'innocent avec la victime de leur rage infernale...

*Authentique (martyre de Saint Charles Garnier).

VI

LE CHASSEUR

APRÈS les heures tragiques qui avaient amené le martyr du missionnaire, Amiscou, pénétré d'une rage impuissante et d'un immense chagrin, s'éloigna à grands pas du village que les Iroquois achevaient de mettre à feu et à sang. Ceux-ci, devant le regard étrange et courroucé du manchot, sentirent s'accroître leur crainte des mauvais sorts et n'osèrent ni l'arrêter ni lui parler.

Le Huron regagna son gîte de la forêt, mais il avait maintenant en horreur ce pays, témoin du massacre de son guérisseur, de celui qu'il cherchait depuis si longtemps . . . sa grotte, il ne voulait plus y séjourner et, ramassant ses peaux de bête, il les enroula dans sa couverture, jeta le paquet sur son épaule, et, sans s'occuper de la saison rigoureuse, il se remit en route, se dirigeant cette fois vers des régions inconnues.

Chose extraordinaire, le souvenir de tout son passé lui était complètement revenu; il se revoyait bambin au wigwam paternel du bourg de Sainte-Marie-des-Hurons, se rappelait les

terribles jours de l'épidémie de variole, la faim, la famine, le passage des Iroquois et l'affreuse amputation de son bras, les tortures, la fièvre, la picote . . . puis la venue de Robe-Noire et la guérison soudaine qui s'en était suivie.

— Hé, se dit-il, songeant à l'horrible fin de son guérisseur, j'ai donc maintenant deux raisons pour me venger de mes ennemis !

Sa mémoire retrouvée lui fit penser à ses parents adoptifs; il se rappela, avec émotion, les circonstances tragiques de leur mort, le massacre de Petit-Loup, son jeune frère tant aimé . . . Il revit en esprit les ruines fumantes du wigwam que son regard égaré n'avait pas cherché à s'expliquer, lorsqu'il avait repris connaissance après la tragédie, et, dans son cœur de primitif, les Andastes, comme les Iroquois, furent voués à la vengeance.

La notion du temps, néanmoins, lui demeurait encore vague; ses longues années errantes ne lui semblaient qu'une étape passagère durant laquelle tous ces événements avaient sommeillé dans sa mémoire; il ne savait plus au juste son âge; sauf, sous ce rapport, Amiscou était redevenu un Indien normal et d'une rare intelligence.

Il usa de ruse, cependant, et garda volontairement son expression un peu étrange, afin de se procurer facilement les vivres et la couverture partout où l'amenaient ses pérégrinations,

car il continuait toujours cette vie nomade qui lui était devenue naturelle.

L'automne de 1655 le trouva rendu dans le pays des Onontagués, célèbre pour ses cours d'eau nombreux, et ses forêts merveilleuses. L'une de ces forêts bordait de pins, de cèdres, d'épinettes et de sapins, les contours d'un joli lac, que les Indiens appelaient le lac Gannentaha (lac Salé). Au plus touffu de ce bois résineux, Amiscou découvrit une caverne qui se creusait sous un cap couvert de verdure. Cette grotte profonde lui rappelait un peu celle qu'il avait occupée à la nation du Pétun et il décida de s'y installer au moins pour quelque temps.

L'infirmité du manchot ne l'empêchait pas d'être très adroit et il eut vite amenagé à son goût le gîte qu'il venait de découvrir. Il était occupé à couper du sapin pour se faire un lit de branches lorsqu'il entendit des grognements, puis un coup de fusil... Il se glissa sans bruit vers l'endroit d'où semblaient provenir les sons et il aperçut un chasseur aux prises avec un gros loup noir. Sans perdre un moment, il s'élança et tomba sur la bête avec sa hache, ce qui permit au chasseur de se dégager, tandis que le manchot, de son bras puissant, frappait à coups redoublés et eut bientôt mis le fauve hors de combat...

Le chasseur, affaissé sur le sol, était douloureusement mais non très gravement blessé.

— Merci, mon ami, dit-il en langue huronne, tu viens de me rendre un fier service !

— Hé ! répondit Amiscou, avec un petit rire, ce loup était féroce !

— Oui, et la balle de mon fusil ne l'avait que légèrement atteint ! Mais qui es-tu, mon ami ?

— Amiscou, un Indien errant, récemment arrivé, . . . mais tu es blessé, Visage-Pâle, peux-tu te remettre en marche ?

— Je le crois, fit le chasseur en se relevant . . . mais ses forces le trahirent et il s'affaissa de nouveau.

— Où veux-tu te rendre ? Je t'aiderai à y parvenir.

— À l'orée de ce bois, dit le Blanc ; j'ai là une maisonnette ; l'endroit n'est pas très éloigné . . . avec ton aide je pourrai y parvenir.

Soutenu par l'Indien, le chasseur put marcher sans trop de difficulté et, bientôt, la petite maison apparut, blottie entre deux gros sapins, au fond d'une clairière.

Comme les marcheurs approchaient, une porte s'ouvrit et un enfant d'environ six ans se précipita vers eux.

— Papa ! Papa ! s'écria-t-il, saisissant la main de son père.

— Attends, mon Jeannot, dit faiblement celui-ci, je suis blessé . . . je te parlerai tantôt.

L'enfant recula, les yeux pleins de larmes. On entra à la maison; une vieille Indienne parut à son tour et, avec son aide Amiscou, plaça doucement le chasseur sur un lit de camp, tandis que Jeannot inquiet ne le quittait pas des yeux.

Dès qu'il fut couché, le chasseur se sentit mieux, et il dit au manchot qui s'apprêtait à partir:

— Reste un peu, repose-toi, si tu n'es pas pressé de retourner chez tes amis !

— Je n'ai pas d'amis, dit l'Indien un peu tristement; on me craint dans les tribus, mais on ne m'aime pas !

— Où est ta patrie ?

— Je n'ai pas de patrie fixe . . . j'erre de place en place . . .

— Pourquoi donc ? fit Jeannot, qui comprenait la langue huronne, pourquoi aussi ne t'aime-t-on pas ?

— On me croit sorcier, les enfants me fuient, ils ont peur !

— Moi, je n'ai pas peur ! s'écria l'enfant, se rapprochant davantage, tu n'es pas méchant ! Mais pourquoi n'as-tu qu'un bras ?

— On m'a coupé l'autre quand j'étais un gamin . . . c'est une longue histoire . . .

— Il faudra nous la conter ton histoire, mon ami, dit le blessé. Reviens-nous bientôt, la petite maison de Jean Brisot te sera toujours ouverte !

— Je reviendrai demain prendre de tes nouvelles, dit le Huron.

— Je guetterai ton arrivée, dit joyeusement le petit Français, et tu nous raconteras comment tu as perdu ton bras, hein ?

— Hé, répondit Amiscou, je te dirai cela à ma visite de demain . . . salut !

Portant la main à son front à la manière indienne le manchot sortit et s'éloigna rapidement vers l'intérieur de la forêt.

VII

DES AMIS

UNE ANNÉE s'était écoulée depuis le jour où le manchot avait porté secours au coureur des bois, et une solide amitié s'était formée entre cet Indien un peu étrange et le chasseur français. Celui-ci possédait bien la langue indigène; de son côté, Amiscou, avec sa remarquable intelligence, n'avait pas tardé à comprendre le langage des Blancs et même à parler un peu cette langue nouvelle.

Jean Brisot et le manchot faisaient souvent de longues parties de chasse; le solitaire des bois avait le don de découvrir les endroits propices et, de son unique bras, il se servait fort habilement d'une carabine que lui avait donnée le Visage-Pâle. Le soir, ils fumaient ensemble auprès de leur feu de camp, et le Français se faisait raconter le détail de la vie aventureuse du jeune Indien.

Dès le lendemain de leur rencontre, lors de l'épisode du loup, le Huron avait raconté au petit Jeannot l'histoire de son bras et du passage des Iroquois et, l'enfant, doué d'un très

bon cœur, avait saisi la grande main cuivrée du manchot et s'était écrié :

— Oh ! les méchants ! Pauvre Amiscou, comme tu as dû souffrir !

Cet élan spontané avait ému le solitaire, lui que les enfants fuyaient toujours, et dès ce moment une grande affection s'établit entre lui et le jeune fils de Jean Brisot. Presque chaque jour, le Castor revenait à la maisonnette et il avait toujours quelque cadeau pour plaire au petit : c'était un arc et un carquois de flèches, une lance de bois, une hache inoffensive passée dans une petite ceinture de jonc, ou d'écorce, de jolis coquillages qu'il allait chercher sur les bords du lac Salé . . . enfin, toujours, il s'évertuait à faire plaisir à Jeannot.

Le chasseur, touché de cet attachement de l'Indien pour son fils, conçut bientôt pour ce Huron une amitié véritable et qui ne fit que s'accroître à mesure qu'il faisait plus ample connaissance avec ce sauvage nomade, qui semblait vouloir enfin se fixer auprès de ses nouveaux amis.

Un soir d'hiver, le Castor, sur les instances de Jeannot, avait consenti à passer la nuit à la maisonnette, à cause de la tempête qui faisait rage ; les deux hommes restèrent longtemps à causer auprès du feu et, tout en fumant leurs calumets de plâtre, l'Indien demanda :

— Pourquoi es-tu dans ce pays, toi, mon ami ? Et surtout, pourquoi restes-tu si loin

des hommes de ta nation qui ont des villages et des maisons?

Jean soupira un peu, tira une longue bouffée de sa pipe et, regardant rêveusement la fumée qui allait se perdre dans la cheminée, il répondit:

— Je suis natif de Marseille; j'étais venu en Nouvelle-France pour chercher fortune... ma femme m'accompagnait. Nous quittâmes le port, il y a dix ans, sur un grand voilier qui ramenait dans ce pays monsieur de Maisonneuve, le gouverneur de Ville-Marie, et plusieurs autres personnages. Il y avait aussi à bord une bonne dame du nom de Marguerite Bourgeoys, qui venait, avec des compagnes, établir des écoles en ce pays. À notre arrivée à Québec, je m'installai pour un temps non loin du fort Saint-Louis, et je trouvai bientôt du travail... Puis, à la fin du troisième hiver, ma femme tomba malade... Jeannot avait alors six mois... une fluxion de poitrine emporta la jeune mère et je restai seul avec le petit...

La voix du chasseur se fit rauque, coupée par l'émotion; il se tut un moment, puis continua:

— Tu ne peux comprendre mon désespoir! Je ne voulus pas rester à Québec, je partis vers ces régions nouvelles amenant avec moi la fidèle Onata qui adorait l'enfant. Dans la solitude des forêts, j'ai mieux enduré ma peine... et le petit a pris de la santé en grandissant si près des sapins!

— Ne revois-tu jamais tes compatriotes ?

— Pas ici, mais, lorsque je vais vendre mes peaux de loup et de castor, j'en rencontre toujours.

— Et des Robes-Noires . . . en vois-tu ?

— Sans doute, à chaque voyage. N'es-tu jamais allé toi-même dans les établissements sur les bords du grand fleuve Saint-Laurent ?

— Jamais !

— Je t'amènerai la prochaine fois, veux-tu ?

— Hé ! Hé ! Je porterai Jeannot quand il sera fatigué !

— Jeannot restera ici avec la squaw,* c'est un trop long voyage pour lui !

— Alors, je reste, dit le grand Indien, il va s'ennuyer le petit . . . je l'amuserai en ton absence !

— Comme tu voudras, mon ami. Je serai content de te savoir auprès d'eux et, à mon retour, j'aurai sans doute des nouvelles à t'annoncer ; je sais qu'il est question d'un établissement français dans ces environs et, dans ce cas, si tu restes ici, tu auras bien sûr l'occasion de rencontrer une Robe-Noire ! . . . N'as-tu jamais songé à devenir chrétien ?

*Femme indienne.

— Non, je ne connais pas cette religion, mais, quand j'étais petit, j'entendais les gens parler d'un Dieu qui n'était pas le Manitou . . . était-ce le Dieu des chrétiens ?

— Oui, mon ami, le Dieu des Chrétiens, le Dieu de Jeannot, le mien . . . le seul vrai Dieu !

— Le Dieu aussi des Robes-Noires ?

— Certainement !

— Alors il doit, ce Dieu, avoir un paradis pour ses fidèles ?

— Oui, le ciel !

— Et si j'adorais ce Manitou des Visages-Pâles, je pourrais, à la mort, y entrer dans ce ciel et retrouver mon guérisseur dont je revois chaque nuit en rêve la figure pleine de douceur ?

— Bien sûr ! Et, tu sais, à mon voyage, je ne manquerai pas d'apprendre le nom de ce missionnaire, victime des Iroquois !

Lorsque vint le printemps, Jean Brisot partit pour Ville-Marie afin d'y faire la traite de ses belles fourrures, confiant aux soins de l'Indienne et de Grand-Castor, son jeune fils tant aimé. Son absence devait durer environ deux mois.

VIII

LE MANCHOT REÇOIT DES VISITEURS

LE DÉPART du chasseur créa, dans l'existence du manchot, un vide inusité. Son cœur, depuis si longtemps sevré de toute affection, s'était ému de cette amitié fraternelle que lui témoignait Brisot, et son attachement au fils du Français s'en accrût encore davantage.

Tous les jours, le Castor arrivait à la maisonnette et, lorsque le temps était beau, Jeannot et son grand ami allaient faire des explorations au bord du lac ou à l'intérieur de la forêt.

Cet Indien de trente ans était d'une sagacité remarquable; sa belle intelligence se doublait, cependant, d'une naïve simplicité de caractère et ce trait distinctif rapprochait le solitaire des bois du précoce petit Visage-Pâle, devenu son camarade. Amiscou se sentait heureux aussi du sentiment de protection qui donnait une portée quasi-paternelle à son affection pour Jeannot.

Un matin de beau soleil, ils partirent gaiement ensemble, en causant, le gamin, comme d'habitude, posant à son ami de nombreuses questions.

Le Huron avait promis à l'enfant de lui faire visiter son gîte caché de la forêt que, depuis longtemps, Jeannot désirait voir. La distance pour s'y rendre n'était pas très considérable

mais il fallait quitter le sentier et faire plusieurs détours; dans la sauvage épaisseur du bois, il était difficile de repérer cet abri sans le connaître à l'avance. Le terrain déclinait à cet endroit en une pente assez accentuée et un dense rempart de jeunes sapins semblait en défendre l'accès. À cause des nombreuses obstructions, Amiscou souleva le petit dans son bras, enjamba plusieurs obstacles, puis remit l'enfant sur pied, auprès d'un ruisseau qui serpentait parmi les herbes... on était en vue de la cache! Une caverne profonde en formait l'abri principal, mais Jeannot ne la vit pas tout d'abord, à cause de l'émerveillement que lui causait l'entrée de l'habitation... Pour la durée de la belle saison, l'Indien y avait construit une arcade rustique... une treille de branches recouvrait le plus charmant nid de verdure qu'il soit possible de rêver!

Entre de hautes touffes de fougères, un moelleux tapis de mousse recouvrait le sol, çà et là de gracieux liserons s'enroulaient autour d'autres plantes sauvages; des petits massifs de quatre-temps entr'ouvraient déjà leurs pétales étoilés encore verts. Le parfum résineux de la treille embaumait l'air dans ce portique improvisé; on était au début de juin, et Jeannot, avec un cri de joie, découvrit deux jolis sabots de la Vierge qui se dressaient, roses et délicats, entre les longues feuilles qui leur servaient de soutien.

— Que c'est beau dans ta maison de mousse !
s'écria l'enfant.

— Ceci est l'entrée; viens plus loin, dans la grotte, fit Amiscou, poussant de la main une espèce de panneau qui en masquait l'ouverture.

À la suite de l'Indien, l'enfant pénétra dans la caverne où de nombreuses fissures donnaient de l'air et même un peu de lumière. Lorsque la vue s'était habituée à ce demi-jour sombre, on pouvait distinguer l'aménagement de l'intérieur. Un lit de branches et quelques tronçons d'arbres en composaient l'ameublement. Sur le plancher pierreux et terreux, plusieurs peaux de renard et une peau d'ours; dans un coin, les cendres d'un foyer éteint au-dessus duquel on pouvait distinguer dans la voûte une petite ouverture par où, sans doute, devait s'échapper la fumée. Le mur de roc, gradué et inégal en plusieurs endroits, servait de tablettes et Amiscou y avait entassé pêle-mêle une quantité de choses dont il se servait soit pour sa nourriture ou pour sa chasse.

L'intérêt de Jeannot se voyait dans le soin qu'il mettait à tout observer. L'inspection de la grotte une fois terminée, on sortit de nouveau sous la treille, et Amiscou dit à l'enfant:

— Reste bien tranquille ici, ne bouge pas du tout, et, tu vas voir... nous allons recevoir des visiteurs!

Jeannot se tapit dans un petit coin et attendit avec curiosité... Amiscou avait pris une poignée de blé et un morceau de pain, puis il se mit à siffler, imitant à s'y méprendre le chant des oiseaux... bientôt il en vint sur les branches avoisinantes, peu à peu ils se rappro-



Jeannot rencontre les petits amis du manchot (Page 62).

chèrent, tandis que l'Indien, sifflant toujours doucement, égrenait à ses pieds le grain et les miettes de pain. Les visiteurs ailés devenaient moins craintifs, sautillant sur le sol, saisissant vivement les miettes dans leur petit bec solide... pendant quelques moments pinsons, goglus, fauvettes, étourneaux et alouettes, becquetaient à qui mieux mieux autour du grand manchot qui continuait son chant sifflant. Quand il eut fini sa distribution, il leva la main :

— Fini, mes amis ! Plus rien à becqueter... à demain !

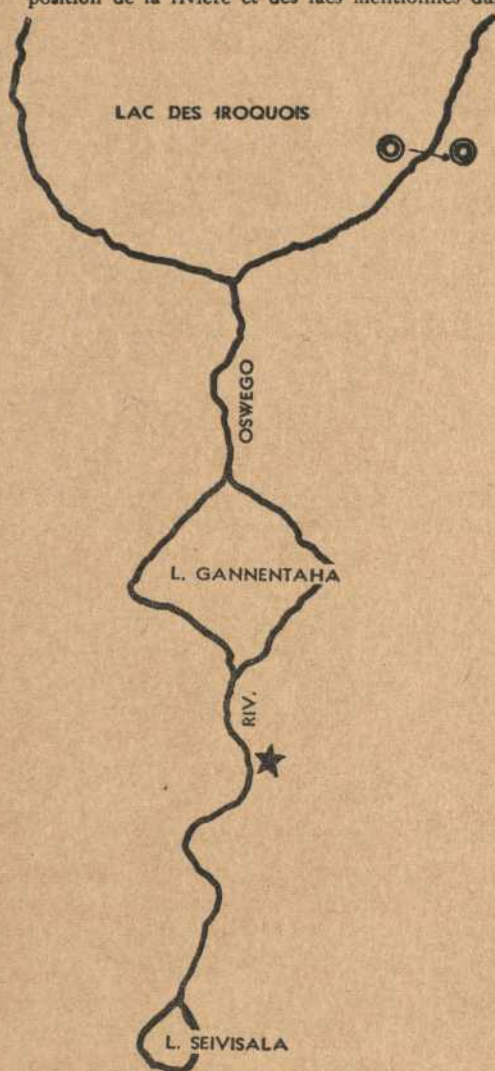
Et les oiseaux s'envolèrent à tire d'ailes !

— Comme ils te connaissent bien ! s'écria Jeannot ravi, comment as-tu pu si bien les apprivoiser ?

— J'ai vécu seul si longtemps, mon gars... les oiseaux et les bêtes des bois ont été mes seuls compagnons... nous nous connaissons bien maintenant... mais j'ai encore des petits amis à te faire voir; cache-toi comme tantôt et attends...

Amiscou rentra dans la caverne et souleva une roche; dans un creux du sol il prit quelques noix et des faines; puis il sortit de l'abri et vint s'asseoir face à l'entrée. Là, il fit entendre un cri léger, comme un sifflement étouffé... plusieurs fois, il répéta cet étrange appel, posant deux doigts sur ses lèvres, puis il attendit... Jeannot se demandait ce qui allait venir...

Extrait d'une ancienne carte de la Nouvelle-France montrant la disposition de la rivière et des lacs mentionnés dans ce récit.



Des travaux modernes ont changé le cours de cette rivière.

Tout à coup, il entendit courir, . . . des pas légers, feutrés et rapides, sur le sol de la forêt . . . le manchot jeta des faînes et deux petits écu-reuils ne tardèrent pas à s'en emparer . . . bien-tôt, il en vint plusieurs et parmi eux un joli suisse à pelage soyeux et à dos rayé . . . ces petits affamés saisissaient les noix, se plantaient sur leur train de derrière, la queue sur le dos, et, tenant la noix ou la faîne dans leurs pattes de devant, se hâtaient d'en extraire l'amande avec leurs fortes dents de rongeurs.

Jeannot voulut se rapprocher, mais les petits fourrés s'enfuirent !

— Je t'apprendrai à les apprivoiser, dit l'Indien et à siffler entre tes doigts pour les appeler !

— Bon ! Et à appeler aussi les oiseaux, n'est-ce pas, Grand-Castor ?

— Hé ! Hé ! Tu pourras aussi apprendre à imiter leur chant . . . ils te répondront, tu ver-ras !

— As-tu encore d'autres amis, dans la forêt ?

— Oui, plusieurs, mais il est trop tard pour aujourd'hui. Une autre fois, je te ferai voir mon corbeau, ma merluche, et aussi une marmotte qui a des petits dans un terrier . . . je lui donne à manger, et elle me connaît bien . . . mais retournons, maintenant, c'est l'heure de ton repas et Onata doit commencer à être inquiète !

IX

UN CANOT

DEPUIS que le Huron avait recouvré la mémoire, il ne s'était jamais trouvé à séjourner aux environs d'un grand cours d'eau, mais la forêt, où il habitait maintenant, était sise sur les bords du lac Gannentaha (lac Salé). Une petite rivière ayant sa source dans le grand lac-des-Iroquois,* alimentait le lac Salé; cette rivière, qu'on appelait Oswégo,** reprenait son cours à l'autre extrémité du lac, d'où elle s'écoulait en un étroit et long canal pour se déverser ensuite dans le lac Seivisala, au domaine des Indiens sénécas.

Peu de temps avant son départ, le chasseur avait dit:

— À mon retour, dans l'été, Amiscou, je me procurerai un canot et nous irons faire des randonnées ensemble !

Le souvenir de cette phrase éveilla, chez le manchot, un coin encore engourdi de sa mé-

*Lac Ontario.

**Des travaux modernes ont changé le cours de cette rivière.

moire, et il se prit à penser à son art, longtemps oublié...

Un jour, il prit de l'écorce de bouleau et, à l'aide de son couteau, il confectionna, pour le petit Français, un canot minuscule, que celui-ci put faire flotter dans un ruisseau tout près de la maisonnette; ceci n'était qu'un jouet mais offrait la réplique exacte d'un canot véritable. Heureux de constater qu'il se rappelait encore l'art de travailler l'écorce, le manchot résolut de fabriquer une réelle embarcation, durable et solide comme celles que confectionnait jadis Cerf-Agile. Quelle belle surprise pour son ami, au retour du voyage! Certes, ce serait un assez long travail, mais, bah!... le soleil se levait si tôt à cette saison... disparaissait si tard... Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre; il eut bientôt abattu les arbres qu'il lui fallait et se mit en frais d'en lever l'écorce.

L'Indien avait appris à Jeannot la surprise qu'il préparait pour le retour de son papa, aussi l'enfant était intéressé dans le travail de son grand camarade; celui-ci l'amenait avec lui dans le bois, près de sa grotte, et le petit s'amusaient tandis que le manchot travaillait assidûment de toute la force et l'adresse de son unique bras.

— Quand auras-tu fini? lui demanda un jour Jeannot.

Hé!... je crois bien que lorsque mûriront les petites fraises rouges que tu aimes tant, la barque devrait être terminée!

Vers la fin de juin, en effet, un joli et solide canot était posé à l'ombre, tout près de la grotte du manchot; renversé entre deux tronçons d'arbres, le fond bombé de la légère embarcation offrait cette belle couleur brun clair et rougeâtre de l'écorce du merisier et du bouleau. À l'intérieur de la caverne, deux avirons légers mais solides étaient appuyés à la muraille.

Amiscou était content, son travail lui plaisait. et il jouissait, par anticipation, du plaisir de son ami... bientôt, il serait de retour.

La journée avait été très chaude; un peu fatigué de son travail, l'Indien entra dans la grotte, prit de la nourriture, puis, voulant profiter de la fraîcheur du soir, il sortit de nouveau et s'étendit paresseusement sur la mousse.

Depuis tant d'années qu'il avait la forêt pour demeure, il en était devenu épris et, poète inconscient, ce primitif y découvrait toujours de nouveaux charmes... Le contact continuuel avec la nature l'avait affiné à son insu et rendu si rêveur qu'il se plaisait parfois à peupler son bois de formes fantastiques.

Ce soir-là, installé en face de l'entrée de sa caverne, la beauté de l'heure sembla le pénétrer et chaque coin de son domaine lui parut plein de mystère... la lune, en demi-cercle d'argent semblait un joyau suspendu au firmament et, dans sa pâle lumière, les troncs des grands arbres se transformaient en belles colonnes blanches, qui, à leur tour, devenaient de grandes fées

nocturnes, se drapant dans cette lumière argentée; au loin, à l'occident, Amiscou apercevait un coin du ciel qui se rayait encore de pourpre et d'orange... il savoura en artiste le charme du moment... À ses pieds, luisant dans un rayon de lune, le petit ruisseau semblait un ruban de lumière, se détachant sur le sol foncé de la forêt... et le solitaire, en contemplant cette douce clarté, crut, pour un instant, qu'il venait d'y voir la figure du martyr dont le souvenir hantait toujours sa pensée...

À ce moment, une petite bête velue fila près de lui... il chercha en vain à la saisir... c'était un castor. Le petit fourré se lança dans la caverne, Amiscou en ferma aussitôt l'entrée.

— Je le prendrai, demain, au petit jour, se dit-il. Mais le lendemain, le castor avait disparu, ce qui intrigua beaucoup l'Indien, car il n'y avait aucune ouverture à l'intérieur de la grotte...

Le canot était fini depuis plus d'une semaine et le chasseur ne revenait pas... Amiscou avait été si occupé pendant quelque temps qu'il se trouva un peu désemparé. Jeannot lui dit:

— Pourquoi n'en commences-tu pas un autre? Il y en aurait ainsi un pour père et un pour toi!

L'Indien resta songeur pendant quelques moments, puis il dit:

— Amiscou n'a qu'un bras, il ne peut pas avironner!

C'était, en effet, chose impossible pour le manchot. Mais l'enfant reprit :

— J'irai avec toi dans le canot, je mettrai mes deux mains sur l'aviron : je ne suis pas encore bien fort, mais ta bonne main à toi aidera les deux miennes ! Tu conduiras ainsi la barque ! Veux-tu ? Papa dans un canot, nous deux dans l'autre !

— Hé, hé, acquiesça l'Indien, je crois que tu as raison, mon gars ! Alors, hop ! À l'ouvrage, je vais, dès ce matin, abattre les bouleaux qu'il me faudra.

Ce second canot fut encore mieux fait que le premier et, cependant, le manchot avait pris moins de temps à le confectionner. Il était à en achever la décoration lorsqu'il entendit la voix de Jeannot qui criait, à l'orée du bois :

— Amiscou ! Amiscou !

— Hé, je viens ! cria-t-il, à son tour.

En toute hâte, il se rendit vers la clairière se demandant ce qui avait pu arriver à Jeannot... ce fut le chasseur qui l'accueillit avec un bonjour joyeux !

Jean Brisot avait fait un bon et fructueux voyage ; il avait rapporté une foule de choses pour le plaisir et l'utilité de son fils ; des vêtements, des jouets, des livres ; pour Onata un joli collier ; pour son ami indien une belle hache et un excellent couteau de chasse. Il se disait plein de nouvelles.

— Demain, dit-il, s'adressant au manchot, j'irai te trouver dans la forêt et nous causerons; j'ai une foule de choses à te dire.

— Papa, fit Jeannot, tu ne pourrais pas, dès cet après-midi, faire une petite promenade dans le bois?

Le chasseur vit que son jeune fils échangeait avec le manchot un signe de connivence... se doutant de quelque chose, sans savoir au juste que penser, il répondit:

— Mais oui, bien sûr; dès maintenant si ça te plaît! Allons, Amiscou, il faut bien faire plaisir à ce gamin! N'est-ce pas qu'il a grandi! Déjà un grand garçon, quoi!

À mi-chemin, l'Indien les quitta subitement et partit à grandes enjambées dans la direction de sa grotte... Lorsque le chasseur et Jeannot y arrivèrent, quelques minutes plus tard, deux beaux canots étaient alignés devant la caverne!

— Quelles barques magnifiques! s'écria Jean, les examinant avec admiration; où donc as-tu pu te les procurer? Tu as dû les payer bon prix!

Le manchot se mit à rire:

— Pas trop cher, hein! Jeannot?

— Papa, c'est lui, c'est Amiscou qui les a faits, lui-même, ces canots!

— Pas possible? Mais où donc as-tu appris à les fabriquer avec cette perfection?

— C'est mon père adoptif, Cerf-Agile, qui m'a enseigné cet art. Je l'avais complètement oublié ! Un jour, cet été, songeant à ce que tu m'avais dit, j'ai pensé :

— Mais, je sais comment les fabriquer, moi, les canots ! Cerf-Agile m'a appris à endurcir solidement l'écorce du bouleau et à la rendre imperméable ; je sais la lier avec des lianes incassables, la coller à plusieurs doubles avec de la gomme de sapin, et, enfin, tous les détails me sont revenus peu à peu . . . je voulais te faire une surprise !

— Et tu m'as épaté, en effet ! Et ces beaux avirons, si légers, si forts, vas-tu les vendre avec les canots ?

— Amiscou te les donne, papa ; il les a faits pour toi !

— Bien vrai ? s'écria Jean, touché de cette marque d'affection, je te remercie, mon ami, et je t'assure que ce cadeau va nous être utile . . . tu pourras en juger toi-même, lorsque je t'aurai fait part, demain, de mes nouvelles importantes !

X

UNE DÉCOUVERTE

LE LENDEMAIN, tel que convenu, le chasseur se rendit dans le bois et put admirer de nouveau les deux jolis canots d'écorce.

S'asseyant ensuite auprès de l'Indien, il commença à lui relater des menus faits de son voyage: la vente de ses fourrures, la rencontre avec de nombreux compatriotes...

— Ça m'a donné le désir de les revoir plus souvent, continua-t-il, et, à ce propos, tu sais, je t'avais déjà parlé d'un établissement projeté dans cette région... bien, la chose est décidée;* les Onontagués ont demandé à monsieur de Lauzon...

— Ononthio? intercala le manchot.

— Oui, notre gouverneur, on lui a demandé d'envoyer ici une mission française.

— Ça me surprend, fit Amiscou, je passe parfois dans leurs villages, ils ont l'air de haïr les Visages-Pâles !

*Garneau, *Histoire du Canada*

— Les as-tu vus dernièrement ?

— Il y a environ deux lunes,* je suis allé à leur bourg le plus rapproché.

— Assez loin d'ici, cependant, dit le Français.

— Environ quatre lieues, en comptant comme ceux de ta nation . . . mais où veut-on placer le nouvel établissement ?

— Dans ces environs, je crois; un octroi de terre a été donné aux jésuites . . .

— Qui ça les jésuites ?

— Des Robes-Noires . . . et, pendant que j'y pense, je veux te dire que j'ai appris le nom de ton guérisseur !

— Hé? . . . dis vite, mon ami.

— C'est le père Charles Garnier !

— Charles Garnier, répéta le manchot, père Charles Garnier . . . puis, portant la main à son front :

— Amiscou n'oubliera jamais ce nom !

— Et maintenant, continua le chasseur, en désignant les deux canots, tu comprends combien utile sera pour nous ton travail ! Nous irons souvent à l'établissement, nous pourrons leur aider !

— Viendra-t-il des Robes-Noires avec tes compatriotes ?

*mois

— Je le crois; en tous cas, s'ils ne viennent pas absolument en même temps, ils arriveront peu de temps après les autres; l'expédition sera sous les ordres du capitaine Dupuis;* je pense qu'il viendra avec une nombreuse escorte.

— Par où arriveront-ils?

— Par le pays des Onontagués, probablement; ils passeront sans doute par le bourg voisin...

Le manchot branla la tête:

— Amiscou n'a pas confiance... ils sont sournois et traîtres ces gens!

— Mais s'ils ont eux-mêmes demandé l'établissement, insista le chasseur.

— Hé! Ne t'y fie pas, mon ami, et cache bien Jeannot s'ils viennent de ton côté!

— Ils ne sont jamais passés ici depuis que j'y demeure, je ne suis sur la route d'aucun bourg, fit le Français; ils ne me connaissent pas.

— Tant mieux! dit l'Indien d'une voix sourde et dure. Ah les démons! Vils, jaloux, traîtres, dangereux et funestes! Combien je les hais, ces ennemis de ma nation!

Puis, changeant de ton:

— Mais j'aime bien les Visages-Pâles, et je suis content qu'ils viennent dans ces parages... Grand-Castor sera toujours leur ami!

*Garneau, *Histoire du Canada*

— C'est ça, mon brave, dit le chasseur; et, maintenant, que dirais-tu de faire au plus vite l'essai d'un des canots? Pourrait-on le descendre par ici jusqu'au lac, ou s'il va nous falloir gagner la clairière d'abord?

— Je pense qu'il y a moyen de faire une descente ici-même; vois, le terrain est en pente... je vais aller explorer les lieux dès aujourd'hui et, au jour tombant, j'irai te dire ce que nous pourrons faire.

— Compris, dit le chasseur, je t'attendrai ce soir à la maisonnette.

Après le départ du Français, Amiscou, armé de sa hache nouvelle, fit une descente d'exploration dans la direction du lac; jusqu'alors, il s'y était toujours rendu par un sentier battu partant de la clairière, mais, cette fois, il partit de l'emplacement de sa caverne et s'efforça de suivre la déclinaison du sol, qui, en pente douce d'abord, continuait ensuite en une côte très raide, pour aboutir à un étroit plateau, puis à une autre descente se terminant sur le rivage du lac. La marche à travers la brousse épaisse était très difficile, les arbres poussaient drus et forts sur cette pente de forêt, et l'Indien put constater, que tout en étant possible, ce serait chose assez difficile que de s'y frayer un chemin avec un canot sur la tête... (les Indiens transportaient toujours ainsi leurs légères embarcations).

Le même soir, Grand-Castor se rendit à la maisonnette et en conféra avec le chasseur.

— Viens donc voir ça toi-même, lui dit-il, tu auras peut-être une idée à suggérer.

— J'irai, dit Brisot, et nous verrons ensemble ce qu'il y a de mieux à faire, soit couper un sentier dans la côte, ou porter les canots jusqu'ici.

Dès le matin du jour suivant, le Français arrivait à la grotte du manchot, en compagnie du petit Jeannot.

Pendant que ses aînés étaient à explorer les environs, l'enfant s'amusait autour de la caverne. Il avait apporté son arc, cadeau de Grand-Castor, et il s'amusait à faire filer de côté et d'autre des petites flèches de bois blanc dont il avait un carquois bien rempli. L'une des flèches, lancée avec toute la force de ses jeunes bras, alla se loger à l'intérieur de la caverne dont l'entrée était ouverte.

Jeannot courut la chercher, mais il ne faisait pas très clair dans cette grotte, et il ne la retrouva pas tout de suite; soudain, il l'aperçut, enfoncée, semblait-il, dans le bas de la muraille, ne laissant voir qu'un fragment de bois blanc. Il se pencha et voulut retirer la flèche, mais elle s'enfonça davantage et disparut. L'enfant ne s'en inquiéta pas, il ressortit et s'amusa encore pendant quelques moments, puis, apercevant son père et Amiscou qui remontaient, il s'élança à leur rencontre:

— Grand-Castor, j'ai perdu ma plus belle flèche, dit le petit.

— Hé ! je t'en ferai une autre; mais où l'as-tu lancée ?

— Dans ta maison; elle a frappé le bas du mur et elle a disparu.

— Impossible, la muraille est de pierre solide, le sol en roche et en terre durcie, elle a dû rebondir.

— Viens voir, insista Jeannot; je sais où elle est entrée; j'ai voulu la retirer, et paf ! . . . elle a disparu ! Viens voir ! Viens, toi aussi, papa !

— Tantôt, mon fiston, dit le chasseur en s'épongeant le front, un peu fatigué de sa montée dans la brousse, va montrer ça à Amiscou.

Le manchot et l'enfant pénétrèrent dans la caverne et Jeannot, se penchant, fit voir à l'Indien l'endroit où la flèche s'était enfoncée dans la muraille, près du sol. Amiscou, à genoux sur le plancher durci de la grotte, regarda attentivement, vit la trace du passage de la flèche et passa pesamment sa main sur le sol et sur le bas de la paroi pierreuse; à un certain endroit, la paroi céda sous la pression . . . le manchot prit sa hache et frappa doucement la muraille au point vulnérable . . . une ouverture se fit, révélant un vide étroit entre le sol et le mur de pierre.

— Va chercher ton papa, Jeannot, dit-il, tandis que j'essaie d'agrandir un peu ce trou.

Lorsque celui-ci arriva, avec l'enfant, Amiscou lui fit voir ce qu'il venait de découvrir . . . c'était l'entrée d'une autre caverne qui semblait longue et étroite, mais dont la véritable profondeur ne pouvait se discerner à cause de l'obscurité qui y régnait. Amiscou était étonné; il avait si bien cru sa grotte sans autre ouverture que celle de l'entrée !

— Voilà donc comment mon castor a pu se sauver, dit-il, il a dû se traîner entre la muraille et le sol à cet endroit, et je n'avais rien remarqué d'anormal !

— Vas-tu explorer cette trouvaille ? demanda le chasseur.

— Bien sûr ! mais j'espère qu'il n'y fera pas partout aussi noir.

— J'ai des chandelles à la maisonnette, fit Brisot, je vais aller en chercher.

— Hé. Pendant ce temps je vais agrandir l'ouverture, si c'est possible et nous pourrons y entrer sans difficulté.

L'Indien se mit à l'œuvre, frappant avec précaution sur le mur, tandis que Jeannot et son père retournaient vers la maisonnette.

XI

LE TUNNEL

LA DÉCOUVERTE de ce prolongement de la caverne de l'Indien devint une source de grand intérêt. En dehors de cette courbe, qui dessinait comme un arc rampant, la muraille demeurait en roc solide, formant partie d'un cap dont l'extérieur ne présentait qu'un épais fouillis de broussailles et des touffes de jeunes sapins. L'ouverture était basse, environ trente à trente-six pouces dans son plus haut, et s'étendait sur une largeur de près de six pieds; en se baissant, on y entrait presque de plain-pied avec la grotte.

À la lueur des chandelles, Brisot et l'Indien avaient pu constater que ce couloir de pierre était une véritable galerie souterraine, se prolongeant en pente... jusqu'où? On n'en savait rien!

Il fallut encore la matinée du lendemain pour se rendre jusqu'à l'issue de ce conduit de pierre; on avançait lentement à cause de l'obscurité, et en cas de danger possible... et les chandelles de la maisonnette se consumaient bien vite!

Ce passage était assez haut pour que les hommes y puissent marcher en se courbant un peu surtout Grand-Castor ! Enfin, le couloir décrivit un détour et on aperçut une ouverture comme un grand œil-de-bœuf par où s'infiltraient des rayons de lumière ; Amiscou, se penchant vers le sol, prêta l'oreille :

— De l'eau, mon ami, j'entends le bruit de l'eau ! Nous devons être tout près du lac !

Quelques minutes plus tard, ils avaient atteint l'ouverture... le chasseur sentit avec délices une bouffée d'air pur lui rafraîchir le visage...

— La sortie était basse ; l'Indien se traînant à plat ventre fut bientôt dehors.

— Suis moi, mon ami, dit-il au chasseur, tu seras content !

Brisot se traîna, à son tour, à travers l'ouverture et, l'instant d'après, les deux hommes étaient debout sur le rivage à une dizaine de pieds des eaux miroitantes du lac Gannentaha !

— Quelle découverte, hein ! fit le chasseur, une véritable oubliette !

— Hé ! Hé ! c'est Jeannot qui nous a fait découvrir ça ! Où est-il, ce matin.

— Il s'amuse auprès de la maisonnette sous la garde d'Onata ; je n'ai pas voulu le laisser venir, en cas d'un danger possible.

— C'est vrai, ce couloir aurait pu servir d'ancre à quelque bête féroce . . . Mais, sais-tu ce que je vais faire ? Descendre par ce passage nos deux canots !

— Je t'aiderai, dit le chasseur.

— Hé, fit l'Indien, joyeux; nous les remonterons alors par le lac jusqu'à la côte qui mène à ta maison; nous pourrons les cacher dans les branches et nous les retrouverons au besoin !

— Tu as raison, Amiscou, ce sera le meilleur et le plus rapide moyen . . . retournons maintenant par le bois; comme nous avons fait, hier; demain, nous descendrons les embarcations par le tunnel de Jeannot et nous pourrons en faire l'essai !

Le lendemain, en effet, par une belle matinée chaude et sous un ciel sans nuages, un gracieux canot d'écorce, dans lequel on voyait deux hommes et un enfant, remontait à grands coups d'aviron les eaux claires du lac Gannentaha; il remorquait un canot vide, de forme et de dimensions semblables.

Jeannot, cette fois, était descendu, lui aussi, par le couloir de pierre, et, à sa grande joie, il prit place dans le premier canot, un aviron à la main.

— Une autre fois, nous pourrons avironner les deux canots et prendre des courses, papa dans l'un, Grand-Castor et moi dans l'autre, n'est-ce pas ? dit l'enfant.

— Oui, bien sûr ! mon fiston, répondit le père, plus tard, quand tu seras devenu habitué à l'aviron. Tu as réussi à la perfection, continua le chasseur, s'adressant au manchot ; ta barque est solide, étanche et file admirablement sur l'eau !

— Hé, fit l'Indien, content d'entendre louer son travail, Cerf-Agile m'avait donné de bonnes leçons !

Le court trajet jusqu'au pied de côte de la clairière s'effectua en peu de temps. Tel que prévu, les deux canots furent facilement cachés parmi les branches et les aulnes du rivage.

À partir de ce moment, chaque matin, on voyait glisser sur le lac une légère barque d'écorce ; le chasseur s'y trouvait le plus souvent seul avec son fils, mais, parfois, le manchot était de la partie. Jeannot aimait infiniment ces promenades sur l'eau et il devenait habile à manier l'aviron.

Un jour, le Castor, ayant besoin de se procurer diverses provisions, se dirigea vers le village des Onontagués. Il avait averti ses amis qu'il serait absent toute la journée, peut-être même jusqu'au lendemain. Huit lieues de marche n'étaient pas de nature à effrayer les longues jambes d'Amiscou !

En son absence, le petit Français et son papa firent une assez longue promenade en canot. Passant devant le lieu où aboutissait le passage

de pierre, Brisot en chercha des yeux l'ouverture; il ne put la retrouver; il crut alors qu'il avait fait erreur quant à l'endroit, mais, il eut beau longer la rive, il ne put rien découvrir.

Ce ne fut que tard le lendemain, qu'il vit arriver le manchot.

— Les Visages-Pâles s'en viennent, lui dit celui-ci, j'en ai eu des nouvelles à mon voyage !

— Oui? Quelle veine ! s'écria Brisot. Où sont-ils rendus?

— Lorsque je suis parti du village, ils étaient sur le point d'y arriver.

— As-tu appris dans quelle région ils vont établir leur camp?

— Hé ! Les démons ne se méfient pas de moi; ils me croient innocent . . . je leur laisse cette impression . . . ça m'a permis de connaître bien des choses ! D'abord, un bourg sera placé à moins d'une lieue plus haut que notre clairière; les Onontagués ont dit, se parlant entre eux: « Ils seront à une place où il ne sera pas difficile de les encercler de tous côtés ! »

— Ils sont donc mal disposés? demanda le chasseur avec inquiétude.

— Ils ne dévoilent pas encore leurs intentions; ils rient; ils disent qu'ils vont bien recevoir les hommes d'Ononthio, surtout si ceux-ci leur donnent des présents et de l'eau-de-feu !

— Il ne faut pas leur donner d'eau-de-vie, déclara Brisot, ça les rend fous !

— Ils sont fiers et joyeux de leur récente victoire sur les Ériés, continua Amiscou; ils ont aussi parlé des Hurons, ma nation avant celle des Neutres; ils ont saccagé nos bourgs, nos tribus sont dispersées de côté et d'autre . . . il n'y a plus de villages hurons autour de la belle mer douce !

— En effet, mon ami, j'ai appris cela à mon voyage et j'en ai été chagrin; il y a beaucoup de Hurons réfugiés à Québec et à l'Île d'Orléans.

— Hé ! Les Visages-Pâles sont maintenant nos frères; mais les Iroquois des cinq nations sont traîtres et perfides, ceux de la tribu des Onontagués plus encore que les autres !

— Je voudrais, dès demain, aller à la rencontre des Français, dit Brisot; nous pourrions nous y rendre en canot . . . qu'en dis-tu ?

— Amiscou sera content d'y aller avec toi et Jeannot !

— Entendu, alors ! Sois ici de bonne heure si le temps est beau. Mais, j'ai quelque chose à te dire: en ton absence, je canotais avec Jeannot, le long de la rive, et j'ai voulu revoir l'ouverture ou plutôt la sortie du couloir de pierre, mais nous n'avons pu la retrouver !

— Hé ! Hé ! ricana l'Indien, les autres ne la trouveront pas, non plus ! N'en parle pas

aux arrivants, mon ami, de crainte qu'ils ne le disent aux démons que tu sais !

— Tu as sans doute raison, dit le chasseur, je n'en soufflerai pas un mot !

— Jeannot est-il couché ? demanda le manchot.

— Oui, il dort. Je l'amènerai avec nous demain et nous lui dirons d'être discret.

— Alors, Jeannot ne parlera pas, je suis sûr de lui, dit l'Indien ; il est loyal et franc, ce petit, et il comprend tout comme s'il était plus âgé !

— C'est vrai, reprit Brisot, c'est un brave enfant, et il t'aime bien, Grand-Castor !

— Amiscou est son ami pour toujours, dit sentencieusement l'Indien.

— As-tu refermé, dans ta cache, l'ouverture de la muraille ? demanda le chasseur.

— Complètement ! Tu pourrais chercher, frapper, sonder . . . tu ne te douterais pas qu'elle existe !

— Vraiment ?

— Hé, mais Amiscou pourrait au besoin s'y cacher et personne ne saurait où le chercher, continua le manchot . . .

— Ah bon ! Je comprends ! Tu es bien prudent et bien adroit, mon Grand-Castor !

XII

LE CAMPEMENT FRANÇAIS

Rapt de Jeannot

LES RENSEIGNEMENTS recueillis par le manchot étaient exacts; environ cinquante hommes, sous les ordres du capitaine Dupuis passèrent dans le village indien deux heures après le départ du Huron.

La troupe semblait fatiguée du voyage; partis de Québec par le Saint-Laurent, les Français avaient accompli une grande partie du trajet en canot; mais les longs portages à travers le pays, à la suite de leurs guides agniers, les avaient harassés, la plupart d'entre eux n'étant pas aguerris à ces heures de marche dans les forêts denses et inexplorées de la région.

Des haltes avaient été faites dans les différents bourgs onontagués et, à chaque arrêt, le capitaine, suivant les ordres du gouverneur, avait fait distribuer des cadeaux de tous genres aux indigènes, mais nulle part on avait donné de l'eau-de-vie, connaissant bien l'effet néfaste de cette boisson sur les Peaux-Rouges.

Lorsqu'ils furent rendus au village, que venait de quitter le manchot, ils n'étaient plus qu'à environ trois lieues et demie de leur destination. Alors, ils ne s'y arrêtrèrent pas longtemps, anxieux qu'ils étaient d'arriver avant la nuit au lieu du campement. Plusieurs Onontagués de ce dernier village se joignirent aux guides pour les piloter à travers les grands bois. Enfin, à la tombée du jour, ils étaient rendus. On dressa hâtivement des tentes, et une installation sommaire permit à chacun de manger et de se reposer ensuite jusqu'au lendemain.

Lorsque le canot du chasseur arriva en vue des tentes, au matin du jour suivant, une grande activité régnait déjà sur les lieux. On abattait des arbres, on préparait du bois de chauffage, on commençait à dessiner l'emplacement d'un petit fort.

En route, le Castor avait dit à Brisot :

— S'il y a des Onontagués avec les Visages-Pâles, et qu'ils aient l'air de me trouver innocent, il faut feindre de partager la même opinion.

— Comme tu voudras, mon ami, mais pourquoi ?

— Par prudence ! Autrement, ils vont se méfier de moi et je ne pourrai rien savoir de leurs plans contre les Visages-Pâles ! Toi, aussi, Jeannot, ne dis rien pour les contredire !

— Compris ! fit le petit garçon en riant; ils ne sauront pas ainsi que tu es bien plus fin qu'eux !

— Hé ! repartit l'Indien, riant aussi, on va leur jouer un tour !

— Papa, dit soudain l'enfant, après un silence, tu m'as dit qu'il ne fallait jamais tromper . . . alors . . .

— Il est parfaitement vrai, mon fiston, que Grand-Castor avait, pendant de longues années, perdu la mémoire. Les Iroquois le croient innocent; pour protéger la vie des Français, il vaut mieux laisser aux Indiens cette idée qu'ils ont depuis bien longtemps; nous ne sommes pas obligés de leur dire qu'ils se trompent . . . ils ne nous croiraient sans doute pas, d'ailleurs.

— Et si on me disait, comme ça: « Ton ami indien est-il intelligent? » Qu'est-ce que je répondrais?

— Tu dirais: « Pour moi, il est intelligent, pour vous autres, vous pouvez en juger. »

— Bon, je comprends, papa, et je suis bien content de pouvoir leur jouer un bon tour !

Lorsqu'on aborda, Jeannot suivit son père sur la rive et le manchot demeura dans le canot pour les attendre. Une expression vague, égarée, inoffensive, était répandue sur ses traits.

— Bonjour les nouveaux colons, dit le chasseur, en s'approchant d'un bûcheron, puis-je voir le capitaine Dupuis?

— Certainement ! Enchanté de rencontrer un compatriote dit celui-ci, tendant la main, je suis Gérard Martel, natif de la Touraine; et vous ?

— Jean Brisot, venu de Marseille il y a déjà longtemps.

— Et ce grand garçon ?

— Mon fils, mon petit Jeannot.

— Je suis bien content de voir des Français ! s'écria l'enfant.

— Bien, mon petit homme, nous aussi, je t'assure ! Mais il faut chercher le capitaine . . . tiens, le voici justement !

— Mon capitaine, continua-t-il, voici un compatriote avec son fils; ils sont venus vous voir.

— Soyez les bienvenus, dit le capitaine, cordialement.

— Je suis Jean Brisot, mon capitaine, dit le chasseur, établi ici depuis quelques années; je suis un trappeur; et voici Jeannot, mon fils.

— On m'a parlé de vous, dit le commandant, et je suis bien content de vous voir; venez, nous allons causer. Et toi, mon petit ami, dit-il, viens-tu avec nous, Jeannot ?

— J'aimerais bien à faire le tour des tentes, dit l'enfant, et regarder travailler vos hommes !

— Très bien, dit le capitaine.

— Ne t'éloigne pas, Jeannot, dit son père.

— Non, papa, sois sans crainte !

Le commandant et le chasseur déambulèrent ensemble.

— Je ne vous offre pas d'entrer sous la tente, dit Dupuis, tout y est pêle-mêle encore... mais asseyons nous ici à l'écart, j'ai une foule de questions à vous poser au sujet de ce pays et de nos voisins cuivrés !

Une longue conversation suivit alors, et lorsque Brisot se leva pour partir, il avait donné au capitaine des renseignements fort utiles; de plus, sans chercher à décourager le projet d'établissement, et sans vouloir créer trop d'inquiétude, il avait mis Dupuis en garde contre la trahison possible de ses amis onon-tagués.

Jean échangea avec ses compatriotes de nombreuses poignées de main, promit de revenir et de leur aider s'ils le désiraient.

Plusieurs l'accompagnèrent jusqu'au rivage où Amiscou attendait, installé dans le canot.

— Qui est-il, celui-là? demanda quelqu'un.

— Ce manchot est un nomade, dit un des Agniers, il est étrange, vous comprenez?... et il indiqua sa tête; il erre de bourg en bourg depuis des années !

Le chasseur fit un signe affirmatif, puis il dit :

— Il a erré ainsi depuis plus de dix ans, je crois.

Ils repartirent alors tous les trois, et Jeannot agita longtemps la main en signe d'adieu amical aux Français qu'il venait de quitter... mais dès que le canot fut suffisamment éloigné, le petit garçon eut un accès de fou rire :

— Comme tu avais une drôle de figure là-bas, Grand-Castor ! Je ne te reconnaissais plus, dit-il.

— C'est ma face spéciale pour les Iroquois de toutes tribus, répondit le manchot. Est-ce que l'on t'a questionné à mon sujet, petit ?

— Oui, un des Indiens m'a dit : « Que fait-il, celui-là, dans ton canot ? » J'ai haussé les épaules et fait un geste évasif, puis j'ai répondu : « Il n'est pas méchant ! » « C'est bien ce que je pensais » dit alors l'Indien qui m'avait parlé.

— Allons, dit le chasseur, tout va bien pour le moment. Demain, ils vont commencer la construction du fort et je viendrai leur aider s'ils le désirent.

Sous les ordres de leur capitaine, les arrivants travaillèrent avec vigueur et diligence ; en peu de temps, l'établissement commença à prendre forme. Le chasseur était venu offrir son aide, que l'on avait acceptée volontiers ; le capitaine, heureux d'avoir parmi eux ce pionnier, se fiait

à son expérience de ces lieux sauvages et lui demandait souvent conseil.

On attendait un missionnaire temporaire d'abord, qui se fixerait ensuite dans cette nouvelle mission, lorsque l'installation serait un peu plus avancée.

Jeannot suivait ordinairement son père dans ses visites presque journalières au camp français, et il ne tarda pas à s'y créer des amis; mais aucun d'eux ne pouvait supplanter dans l'affection de cet enfant, le grand manchot qu'il continuait à voir chaque jour.

Amiscou allait fréquemment, lui aussi, à l'établissement, où on le connaissait maintenant très bien. Il ne parlait guère, affectant un air étrange, surtout quand il apercevait quelques Iroquois dans les environs. Les guides agniers étaient retournés dans leurs pays, mais les Onontagués du village voisin étaient curieux des agissements français et l'on voyait souvent poindre parmi les travailleurs, leurs faces cuivrées et astucieuses.

L'automne vint; la saison de la chasse... C'était le moment où, d'ordinaire, le trappeur partait pour ses longues excursions; mais Amiscou lui conseilla de ne pas s'éloigner, à cause de Jeannot, que connaissaient maintenant les Onontagués.

Brisot, confiant dans la prudence de son ami, se contenta de chasser dans les forêts avoisnantes, ne restant jamais longtemps absent.

Le manchot ne s'éloignait guère non plus de sa grotte maintenant, sauf pour aller à la maisonnette; une fois seulement, il s'était rendu au village voisin où il avait recueilli quelques provisions, mais aucune nouvelle information quant aux agissements des Iroquois.

— Que fais-tu donc, tout le temps? lui demanda Jeannot un jour; tu ne vas plus faire de grandes chasses, tu restes à ta caverne... ce n'est plus l'été pourtant!

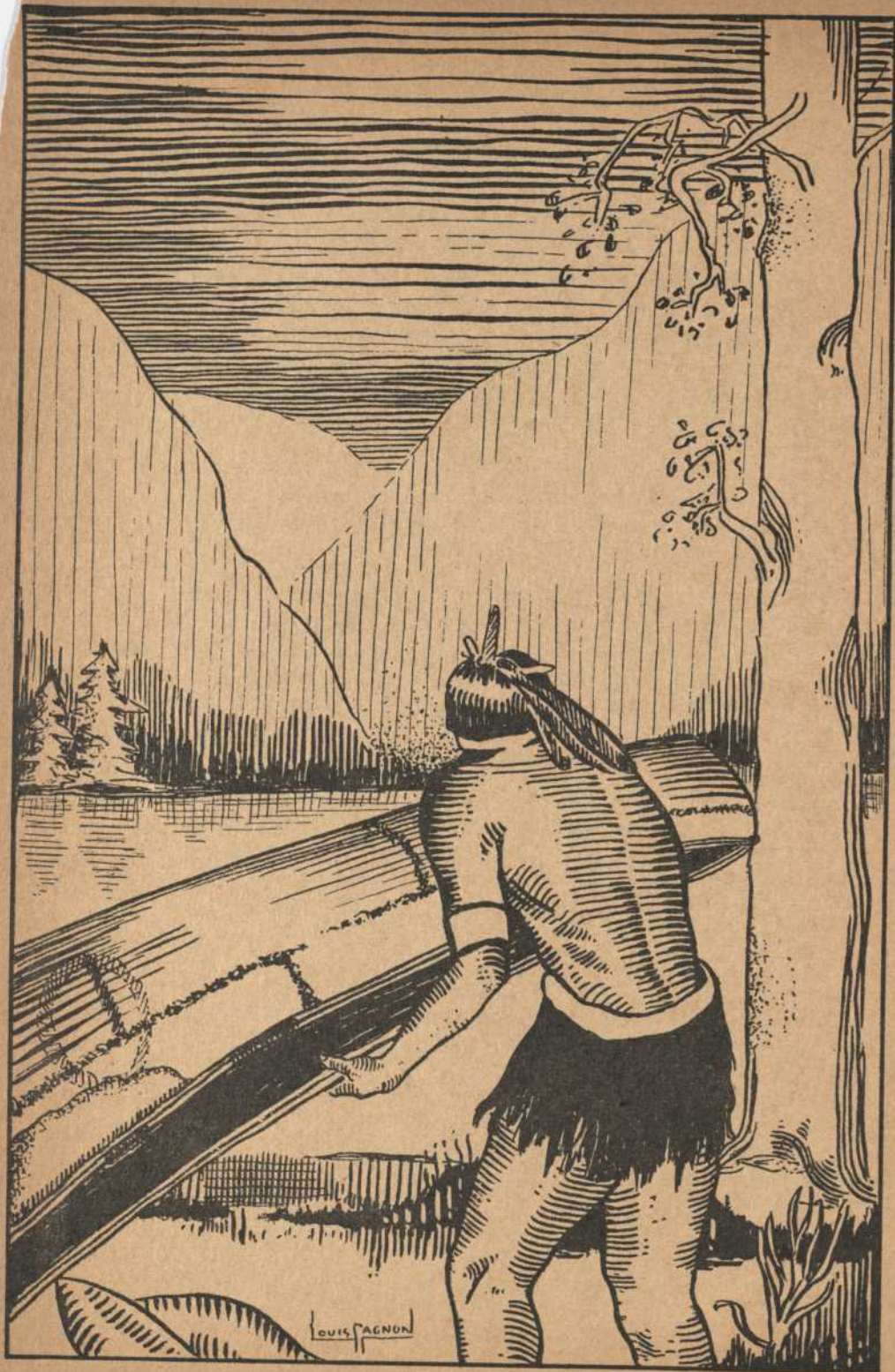
— Je coupe du bois pour les mois de neige, repliqua le Huron, je travaille un peu l'écorce... avec la belle hache et le bon couteau que ton papa m'a apportés de son voyage, c'est un plaisir de manipuler le bois!

Jeannot crut que son ami lui cachait quelque chose...

— Je demanderai à papa, ce soir, se dit-il, s'il sait pourquoi Grand-Castor a l'air de ruminer quelque surprise... Mais Brisot n'en savait pas plus long que son fils à ce sujet!

— Il a vécu seul depuis tant d'années, dit le chasseur, la solitude ne lui pèse pas! Sans doute, à ce moment, il coupe, il taille, il écorce le bois... c'est pour lui un passe-temps!

A quelques jours de là, le chasseur arrivant à l'improviste auprès de la caverne du manchot, aperçut un beau grand canot auquel celui-ci était à mettre les dernières touches.



Amiscou lance sur le lac Gannentaha le canot qu'il a lui-même fabriqué. (Page 93).

— Tiens, s'écria-t-il, tu t'es remis à pratiquer ton beau métier ?

— J'ai confectionné ce canot pour le printemps, dit l'Indien, prévoyant le cas où nos deux autres embarcations seraient un peu détériorées... Est-ce une bonne idée ?

— Mais oui, une idée excellente ! Comme tu es adroit de faire ce travail si bien et en si peu de temps !

Amiscou lui fit examiner la nouvelle barque; elle était aussi jolie et aussi solide que les deux premières mais beaucoup plus longue.

— Pour ce canot, je ferai quatre avirons, dit l'Indien.

Un jour, deux semaines plus tard, tandis que Brisot chassait dans les environs, le manchot, en route vers la maisonnette entendit soudain un cri de détresse... il crut reconnaître la voix de la squaw Onata... il hâta vivement le pas... Sur le seuil de la maison, la pauvre vieille regardait de tous côtés et poussait des cris éperdus !

— Qu'y-a-t-il ? demanda Amiscou.

— Le petit... on vient de l'enlever ! Un Onontagué... Ho ! Ho ! Pauvre papoose !

— Par où sont-ils passés ?... Vite !

— Par le bois là-bas... il y a quelques minutes à peine... Jeannot n'a pas eu peur, il

a cru que c'était un badinage... mais j'ai bien vu...

Le manchot partit dans la direction indiquée; il marchait à grand pas, mais sans bruit; au bout de quelques instants, il s'arrêta pour écouter... aucun son ne lui arrivait! Il n'y avait plus de feuilles aux arbres et, malgré l'épaisseur des sapins et des épinettes, l'on voyait assez loin autour de soi; scrutant le bois de son regard perçant, il se remit à marcher... soudain, il aperçut par terre parmi les feuilles mortes, une petite flèche de bois blanc... il s'en empara et continua dans la même direction; au détour du sentier, une autre flèche... puis, plus rien, aucun indice pour guider le chercheur, nul bruit de voix... mais oui, pourtant, voici qu'il entend un murmure confus... il s'écroule sur le sol et s'avance en rampant, attentif, silencieux... de l'autre côté d'un massif de sapins, une petite flèche tournoie dans l'air et retombe... le manchot retient son souffle, se rapproche avec précaution... il entend la voix de Jeannot, il parle en langue indienne:

— Lâche-moi, sale méchant! Je ne veux pas m'en aller avec toi!

Puis, une voix dure qui répond:

— Je t'emmène, inutile de te débattre, vermine, il t'en cuira davantage. Et regarde bien ce tomahawk, si tu cries, je m'en servirai pour te couper les deux mains! Tais-toi et marche, sinon...

À travers les branches, Amiscou peut les voir maintenant... Comme un fauve prêt à bondir, il attend il guette sa proie... l'Iroquois est debout, menaçant... Amiscou voit que l'enfant, terrifié, ne se débat plus... sous la menace de l'arme mortelle, il va marcher... son ravisseur le retenant solidement par le bras... ils passent tout près du manchot tapi dans les branches, ramassé sur lui-même comme un chat sauvage à l'affût... dès qu'ils ont devancé celui-ci de trois pas, il fonce sur l'Iroquois et du revers de sa hache lui assène sur la tête un coup formidable ! Le voleur chancelle et s'affaisse sur le sol, à la grande surprise de Jeannot, qui n'avait pas vu le Huron... il l'aperçoit alors et s'élance auprès de lui; le manchot met un doigt sur ses lèvres et, saisissant l'enfant dans son bras vigoureux, il l'emporte rapidement dans le bois, refaisant en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir, et, dans peu de temps, il le dépose sain et sauf, entre les bras de la fidèle Onata qui ne pouvait croire à son bonheur. La vieille squaw était très attachée à ce petit Français qu'elle avait pris au berceau et son dévouement pour lui était admirable.

À ce moment, l'on vit arriver le chasseur, qui ne se doutait nullement du malheur qui avait failli lui arriver...

— Papa, s'écria le petit garçon, complètement revenu de sa frayeur, j'ai été enlevé par un méchant sauvage !

— Que me dis-tu là ? demanda le chasseur inquiet ; puis voyant l'Indienne encore émue et le manchot qui semblait grave, il dit avec anxiété, prenant Jeannot sur ses genoux :

— Qu'est-il survenu, cher petit ? Allons, raconte-moi cela !

— Je m'amusais à lancer des flèches, répondit Jeannot, ici, tout près de la maison ; un Indien arrive et me dit :

— « Bonjour, petit, as-tu tué des ours avec tes grandes flèches ? » — « Bah ! ai-je répondu, quand je serai un homme, j'en tuerai avec un fusil. » — « Viens avec moi, dit alors le sauvage, j'ai quelque chose à te faire voir ! — « Non merci, une autre fois, que je dis » (je lui trouvais l'air vilain) — « Comme tu voudras ! » Cours-tu vite ? — Un peu ! — « Cours donc en avant, voir si je puis te rattrapper ! »

Je pensais qu'il voulait jouer, alors j'ai couru un peu . . . pas loin . . . mais, lui, il est arrivé au galop en arrière de moi, m'a jeté sur son épaule et s'est sauvé dans le bois ! Je criais, tu comprends !

— Pauvre chéri ! Comment lui as-tu échappé ?

— Tu sais, je tremblais, j'avais peur, mais je songeais : papa et Grand-Castor me retrouveront bien ! Après avoir couru quelque temps, le sauvage s'assit derrière une touffe de sapins ; il me tenait serré par le bras et me força à

m'asseoir près de lui . . . je voulus crier encore, mais il me mit sa vilaine main sur la bouche et, sortant son tomahawk, il se leva et me dit : — « Marche maintenant et, si tu cries, je te coupe les deux mains ! »

— Ah la brute, si jamais je le rencontre ! s'écria Brisot.

— Tout à coup, continua l'enfant, paf ! le gros démon est tombé par terre . . . et j'ai aperçu Grand-Castor à quelques pas . . . J'ai couru à lui et il m'a ramené . . . m'a porté tout le long du chemin !

— Ah ! brave Amiscou ! Tu m'as sauvé plus que la vie ! dit Brisot, étreignant la main du manchot ! Comment as-tu pu retracer le fugitif ?

— C'est Onata qui m'a averti, répondit tranquillement l'Indien, j'ai suivi le sentier, j'ai trouvé deux flèches du petit . . .

— Oui, je les semais, espérant vous guider, papa et toi, interrompit Jeannot.

— Bien pensé, cher enfant, dit Jean avec émotion.

— Hé, reprit l'Indien, les voici tes deux flèches, mon gars . . . je n'ai pu ramasser la troisième, mais je l'ai vue et elle m'a indiqué ta présence . . . Dès que vous êtes passés, j'ai sauté sur ton ravisseur avec ma hache !

— L'as-tu tué, Amiscou? demanda le chasseur.

— Non, étourdi seulement, et il ne m'a pas vu ! C'est mieux ainsi, et il ne faut en parler à personne ! Tu comprends, petit Jeannot, n'en parle pas à tes amis français; ni toi, Onata . . . il faut agir comme si rien d'anormal ne s'était passé !

— Tu as raison, mon brave, et je te suis vivement reconnaissant pour ta promptitude et ton dévouement, déclara Brisot avec émotion; puis, tandis que l'Indienne s'empressait auprès du petit rescapé, le chasseur murmura à voix basse:

— Tu ne te trompais pas, Castor !

— Hé ! je les connais ces démons-là ! Mais il va falloir faire la garde autour du petit, et surtout que personne ne se doute que c'est « l'innocent » qui a frappé le ravisseur !

— Connais-tu son nom, à ce misérable ?

— Oui; c'est Katahah, le Loup-Cervier, un Onontagué du village voisin. Si tu le rencontres, quand il sera remis du coup que je lui ai donné, ne lui dis rien. Il faut feindre tout le temps, pour déjouer les ruses et la trahison !

XIII

GRAND-CASTOR À LA RESCOUSSE

JEAN BRISOT demeura longtemps sous le coup de l'émotion causée par le rapt de Jeannot, aventure qui eut été tragique sans la prompte intervention du brave Castor. L'enfant, avec l'insouciance de ses sept ans, ne songeait presque plus au danger qu'il avait couru, mais on ne le laissait jamais seul.

Le plupart du temps, il se dirigeait avec son père vers l'établissement, pas toujours en canot maintenant, car les gros vents d'automne rendaient la chose périlleuse, mais Jeannot était bon marcheur et faisait route avec le trappeur, à pied, par le bois.

L'Iroquois, Katahah, n'était pas revenu et personne n'avait mentionné son nom. Seul, le capitaine Dupuis connaissait l'épisode du rapt, et il avait assuré à Brisot une discrétion parfaite à ce sujet.

Vers la fin d'un sombre après-midi de novembre, Amiscou, errant dans le bois assez loin de sa caverne, entendit un murmure de voix...

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

il prêta l'oreille... le bruit devenait plus distinct... Le manchot se tapit dans un massif de sapins et attendit... deux Iroquois marchant l'un devant l'autre, à la manière indienne, arrivaient par le sentier, semblant se diriger vers l'établissement; de sa cachette, le manchot les distinguait très bien: l'un des deux était un des chefs du village onontagué voisin; son compagnon n'était autre que le cruel Loup-Cervier; ils s'attardèrent un moment à parler:

— Pourquoi as-tu risqué ainsi de faire tout manquer? demanda le chef; tu savais bien ce qui était convenu?

— Hé! Mais le petit une fois pris, les Visages-Pâles nous auraient tout donné pour le reprendre!

— C'est trop tôt, insista le chef; plus tard, pas avant trois lunes! Il faudra agir alors, mais alors seulement, et la proie sera plus complète! C'est une bonne chose qu'on ait empêché ton mauvais coup! Qui t'a frappé?

— Je n'en sais rien, je n'ai rien vu!

— Le père, peut-être, dit le chef indien, mais non, pourtant, car il en aurait sûrement parlé au camp français; sais-tu, je ne serais pas surpris que ce fût un des nôtres...

— Tu crois... mais qui?

— Un qui savait que tu allais tout compromettre par ta hâte de voler le petit... et il a bien fait!

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

Loup-Cervier ne répondit pas, une sourde colère grondait en lui . . . puis il murmura avec une rage contenue :

— Patience ! les Visages-Pâles ne perdent rien pour attendre !

— Tu l'as dit, fit le chef, attends, cache bien ton jeu et avant la quatrième lune . . .

Le reste de la phrase se perdit dans le lointain, les Iroquois s'étaient remis en marche.

Amiscou resta longtemps sans bouger, puis il sortit sans hâte de sa cachette et s'achemina vers son gîte.

Le même soir, le chasseur était au courant de la conversation entendue ; il en fit part, quelques jours après, au capitaine Dupuis ; celui-ci, cependant, ne semblait pas y attacher beaucoup d'importance.

— Votre bon manchot se fait, je crois, illusion, dit-il au trappeur ; son cerveau n'est peut-être pas encore parfaitement équilibré . . . franchement, sauf l'épisode de Jeannot, nous n'avons eu que de bons procédés de la part des Peaux-Rouges depuis notre arrivée. Néanmoins, je vous remercie ; j'aurai l'œil ouvert et je serai d'une discrétion absolue.

Brisot n'insista pas, il aurait bien voulu partager lui aussi l'optimisme du capitaine !

Les jours et les semaines passèrent . . . en janvier, arriva la nouvelle qu'un missionnaire

se dirigeait vers le nouvel établissement. Ce fut Brisot qui se chargea d'aller à sa rencontre, au village des Onontagués. Une épaisse couche de neige couvrait la terre, mais la température demeurait assez clémente vu la saison rigoureuse. Un grand traîneau, attelé de trois chiens, que le chasseur avait dressés, fut le convoi pour l'occasion. Jeannot avait été laissé à la maisonnette et le Huron avait promis de se tenir aux alentours jusqu'au retour du chasseur.

Durant le trajet, Brisot raconta au père l'histoire du manchot et, le jésuite, impressionné, promit de s'occuper, sans retard, du Huron.

— Quel âge a-t-il, cet homme? demanda le père.

— Il ne le sait pas lui-même au juste, à cause des années pendant lesquelles il avait perdu la mémoire, mais, d'après ce qu'il m'a dit, je compte qu'il a environ trente à trente-deux ans...

— Amenez-le moi, dit le missionnaire; je vais l'instruire et il ne tardera pas à recevoir le baptême!

Le lendemain, Jeannot et Amiscou partaient avec le chasseur pour faire la connaissance de la Robe-Noire.

Le bon jésuite eut une longue conversation, seul à seul, avec le manchot, et il sut si bien capter sa confiance, que, de lui-même, l'Indien

refit en détail le récit de sa vie étrange; ses accents, si naïvement émus en parlant du souvenir qu'il gardait de son guérisseur, ne manquèrent pas d'impressionner profondément le prêtre qui l'écoutait.

Il fut convenu que le manchot viendrait chaque jour à l'établissement, recevrait les leçons indispensables, puis, dès que la chose serait possible, on lui donnerait le baptême.

Malheureusement, peu de jours après cette entrevue, le missionnaire tomba gravement malade, et il fallut le ramener jusqu'à la mission la plus rapprochée afin qu'il puisse recevoir les soins urgents que réclamait son état . . . le baptême du brave Castor fut donc remis à plus tard.

Janvier était passé, février finissait et déjà des brises plus douces commençaient à souffler; le soleil prenait de la force, les jours devenaient plus longs et la forêt, endormie dans la neige, allait bientôt s'éveiller. Au camp français, un joli petit fort temporaire avait été construit et la colonie, peu nombreuse, y demeurait; cette colonie, c'était le commandant et ses hommes. À l'été, des huttes et des maisons seraient érigées pour recevoir les familles des nouveaux colons; on avait aussi marqué le site d'une chapelle. Un puits avait été creusé à proximité des sources salines, d'où le lac Salé tirait

son nom, et ces eaux minérales étaient fort appréciées.

Un peu avant la mi-mars, un changement prononcé se fit dans la température; on sentait du printemps dans l'air, un printemps plus hâtif que d'ordinaire; les eaux du lac avaient depuis huit jours recouvert l'épaisse couche glacée qui les retenait prisonnières; les glaces, peu à peu, s'étaient enfoncées, et libres, maintenant, les ondes claires s'étalaient en une masse mouvante et lumineuse sous le soleil printanier; la petite rivière Oswégo, gonflée par la fonte des neiges, coulait plus rapide qu'aux beaux jours.

Amiscou, conscient d'un présage de renouveau, marchait dans la forêt, regardant les arbres qui frissonnaient sous la sève montante, respirant cet air qui allait bientôt s'attédir, sifflant entre ses doigts pour appeler les oiseaux qui revenaient de leurs migrations, éprouvant une véritable griserie de ce printemps qui semblait chanter partout autour de lui. L'idée lui vint de descendre au bord du lac afin d'en contempler les eaux scintillantes; rendu au rivage, il aperçut un canot qui se dirigeait vers lui; un Iroquois s'y tenait seul, avironnant lestement... soudain, le Castor vit filer une flèche... une autre... une troisième... L'Iroquois s'affaissa... l'aviron s'échappa de sa main et flotta légèrement sur l'eau; le canot oscilla un peu, puis, poussé par le courant, se mit à descendre doucement à la dérive...



Sans perdre un moment, Amiscou s'élance dans l'eau encore glacée... (Page 106).

Amiscou se dit : — C'est un ennemi . . . qu'il péricule ! mais se rappelant tout à coup les premiers enseignements du missionnaire, il réfléchit :

— Robe-Noire me dirait : « Sauve-le, il faut pardonner à ses ennemis ! »

Sans perdre un moment, il s'élance dans l'eau encore glaciale . . . la frêle embarcation n'est pas loin . . . sans avoir à nager, il peut la saisir et la traîner à terre.

L'Iroquois est inconscient au fond du canot, trois flèches sont implantées dans sa poitrine, un mince filet de sang coule sur sa tunique . . . le manchot le soulève et le couche sur le rivage, doucement il enlève les dards mortels ; il lui baigne ensuite la figure avec l'eau glacée . . . le blessé ouvre les yeux :

— Ami du Manitou, dit-il, reconnaissant le manchot, tu es bon de me secourir . . . mais c'est inutile . . . je suis fini !

— Qui t'a lancé ces flèches ?

— Loup-Cervier . . . il me hait depuis longtemps !

— Que puis-je pour toi ? demanda le Huron.

— Rien ! Je serai mort dans quelques instants . . . des flèches empoisonnées . . . mais toi, manchot . . . pour que le Manitou me soit propice, demande-moi une faveur . . . que désires-tu ?

— Savoir ce que ta nation entend faire aux Visages-Pâles d'ici !

— Je n'ai rien à te refuser . . . Apprends donc que, dans peu de jours, plus de quatre cents guerriers de ma nation vont entourer de toutes parts le camp français.

— Les Visages-Pâles pourraient se sauver par le lac, insinua le Huron.

— Non, ils n'ont pas de canots . . . aucun moyen . . . ils vont chercher à se défendre dans le fort, mais pas un seul n'en sortira vivant ! Ils vont aussi s'emparer du trappeur et de son petit gars !

— Tu es certain de ça ? dit encore le manchot.

— Je meurs . . . je ne trompe pas . . . j'ai dit ! Tu verras tout cela, toi, ami du Manitou . . . mais je meurs . . . je meurs . . .

Un spasme le saisit . . . il se souleva à demi, puis retomba et ne bougea plus . . . le poison des flèches avait fait son œuvre !

Amiscou le porta un peu plus loin, le coucha parmi les aulnes et le recouvrit de branches de sapin, puis il partit à grands pas et remonta vers la maisonnette.

Le chasseur était chez lui, sur le pas de sa porte, humant avec délices l'air printannier. Jeannot jouait tout au près. Il vit venir son ami et s'élança à sa rencontre.

— Bonjour Grand-Castor !

— Bonjour, petit ami !

— Quel bon vent t'amène, mon brave ? dit le trappeur.

— Des nouvelles graves, dit-il ; puis il continua à voix basse : Envoie le petit dans la maison, j'ai à te parler !

Brisot demeura stupéfait et perplexe en écoutant les paroles impressionnantes du Huron ; il n'y avait pas à s'y tromper cette fois, le danger était imminent !

— Te souviens-tu ? dit le manchot, lorsque le chef a parlé à Loup-Cervier dans la forêt, il a dit : « avant la quatrième lune » ... cette quatrième lune, nous l'aurons dans huit jours !

— C'est vrai ! Allons ensemble avertir le capitaine !

— Hé ! C'est bien ce que je pensais ; appelle Jeannot, et partons tous les trois sans tarder !

Lorsque le capitaine Dupuis les vit arriver, il trouva au chasseur une expression tellement tragique, qu'il en fut alarmé. Ayant confié Jeannot aux soins d'un des hommes, Brisot et le Huron suivirent le commandant afin d'avoir avec lui une entrevue sans témoins. En termes brefs et lucides, Brisot expliqua la situation ...

— J'ai lieu de croire, dit gravement le capitaine, que vos prévisions sont terriblement justifiées cette fois !

— Avez-vous eu vent de quelque chose ? demanda le trappeur.

— Indirectement, voici : deux de mes hommes sont allés au village pour se procurer du cuir ; il y avait foule . . . des hommes en grand nombre, des guerriers iroquois tout bariolés de rouge et d'ocre arpentaient les routes et on leur faisait fête . . . un de mes hommes demanda à un gamin :

— Que se passe-t-il donc ici, aujourd'hui ?

— Un pow-wow se prépare pour le retour des guerriers après . . .

Un autre gamin le tira par le bras pour le faire taire . . . mes hommes se sont esquivés, non sans avoir vu, en maints endroits, des feux allumés autour desquels on dansait en chantant des hymnes de guerre . . . ailleurs on se prosternait et on offrait des sacrifices à un de leurs dieux, « Agreskoué, » ont-ils dit.

— C'est le dieu des combats, fit le manchot.

— En effet ; ces nouvelles m'avaient un peu déconcerté ; les informations que vous me donnez sont la clef de cette énigme ! Qu'allons-nous faire ? Nous sommes ici moins de cinquante et fort peu armés ; ils sont, dites-vous plus de quatre cents !

— La fuite seule peut nous sauver; est-elle possible? dit le chasseur.

— Comment le serait-elle? La route passe par le village!

— Qu'en dis-tu, toi, Amiscou, questionna Brisot.

— La fuite est possible, répondit celui-ci.

— Comment?

— Par la petite rivière, au bout du lac.

— Inutile! On déboucherait en plein pays ennemi!

— Hé, en remontant le petit cours d'eau; mais, en prenant celui qui coule au bas du lac, on arriverait au pays des Sénécas, une nation amie!

— C'est vrai, fit le chasseur, leur domaine avoisine le lac Seivisala... mais ce cours d'eau, les canots ne peuvent y passer, certains endroits sont à sec!

— Pas à ce moment; les ruisseaux sont tous gonflés par la fonte des neiges, insista le Huron.

— Mais nous n'avons pas d'embarcations! fit le capitaine.

— Et nous, Castor et moi, n'avons que trois canots!

— Hé! je saurai en trouver, dit le manchot avec calme; combien y a-t-il d'hommes, ici?

— Exactement quarante-deux, dit Dupuis.

— Alors, reprit le manchot, s'adressant au chasseur, avec toi, mon ami, Jeannot et moi-même, et aussi Onata, qu'il ne faut pas abandonner, ça fera quarante-six... il faudra, en nous serrant un peu, nous loger dans huit canots... je les trouverai ces huit canots !

— Mon pauvre ami, reprit le capitaine avec un mouvement d'impatience, où penses-tu trouver et amener ici huit embarcations, avec leur rames ou leurs avirons ? Nos ennemis en auraient sûrement connaissance !

— J'expliquerai ça à mon ami Jean, repartit le Castor, mais il faut agir vite ! Ce soir, si possible...

Le capitaine hésita; Brisot lui dit:

— Vous pouvez vous fier entièrement à ce que dit Amiscou; s'il vous promet des canots, il en trouvera !

— Je vois qu'il faut se hâter, admit le capitaine; je vais réfléchir; revenez demain matin, vous me donnerez des nouvelles des embarcations et je vous dirai ce que je croirai sage de faire pour la sûreté générale.

Brisot et le Castor repartirent avec Jeannot; le chasseur, anxieux d'avoir des explications, s'informa des intentions de l'Indien.

— Il n'est pas tard, dit celui-ci; arrêtons à ma caverne, on s'y rend facilement maintenant

en partant du rivage, j'ai bûché un bon sentier dans la côte; je t'expliquerai tout en arrivant.

En peu de temps, ils eurent atteint l'endroit voulu et montèrent lestement à la suite de leur guide.

Le manchot les fit entrer dans la grotte; allant à la muraille, il en frappa légèrement la paroi avec le bout d'un aviron, puis, de la main, il écarta un paravent pierreux qu'il y avait adossé... l'ouverture du tunnel apparut alors et l'Indien, allumant une chandelle, invita le chasseur à regarder l'intérieur du couloir de pierre.

— Des canots ! Des canots ! Des avirons ! Tu les as donc faits toi-même, s'écria le chasseur, stupéfait; quel bienfait ce sera pour nous tous ! Je ne puis te dire mon étonnement et mon admiration !

— Voilà donc pourquoi tu persistais toujours à rester près de ta maison, dit Jeannot; tu voulais nous faire une surprise !

— Justement; à mesure qu'un canot était terminé, je le cachais dans ton passage, Jeannot, avec nos deux autres embarcations; puis, j'ai travaillé aux avirons... je les ai terminés hier !

— Nous retournerons demain à l'établissement, fit joyeusement le chasseur, et nous arrangerons le départ; le capitaine sera étonné !

XIV

LE FESTIN—UN DÉVOUEMENT

DE BONNE heure, le lendemain, deux hommes du fort arrivèrent en hâte chez le chasseur, qui, avec le manchot et l'enfant, se préparait à partir :

— Trop tard ! Trop tard ! s'écrièrent les arrivants ; le capitaine nous avait avertis que vous nous trouveriez des canots, mais les guerriers iroquois sont déjà en route . . . le fort sera cerné . . . pas de fuite possible . . . nous sommes perdus !

— Non ! s'écria le manchot, sortant de son flegme habituel, rien n'est perdu, je sais comment déjouer leurs projets ! Partons vite en canot, je vous expliquerai ça en route !

Dans peu de minutes, les quatre hommes et le garçonnet furent rendus au rivage et bientôt la légère embarcation filait avec rapidité.

— Avez-vous beaucoup de provisions au fort ? demanda le Castor ; des vivres . . . de la nourriture ?

— Oui, une bonne quantité, il en est arrivé une charge dernièrement.

— Avez-vous aussi des boissons et de l'eau-de-feu ?

— Oui, je sais qu'il y en a.

— Hé ! Tout est bien alors !

— Comment ça ? Ils arrivent les démons rouges ! Ils nous auront cernés avant la fin du jour ! Leurs éclaireurs sont déjà rendus !

— À leur arrivée, il faut feindre, dit le Huron, il faut les traiter en amis et les inviter à un festin à tout manger . . . je les connais ! Ils se diront : « Quand nous aurons bien mangé, il sera temps de massacrer les Visages-Pâles ! » Surtout, s'ils pensent que les Français ne se doutent de rien et croient à l'amitié des Ononagués !

— Ensuite ? demanda le chasseur.

— Hé ! L'eau-de-feu va leur déranger la tête, les appesantir, les endormir . . . quand ils seront ivres la fuite sera possible !

On atterrit ; le capitaine, aux abois, se demandait comment il pourrait bien sauver ses quarante-deux compatriotes . . . Le plan du manchot lui parut réalisable ; il y avait bien au fort une petite quantité d'eau-de-vie et une réserve de vin. Il fut convenu que les hommes ne s'esquiveraient que lorsque les Peaux-Rouges seraient plongés dans l'ivresse.

À l'arrivée des guerriers, on irait donc au-devant d'eux pour les accueillir en amis et les inviter au festin.

Amiscou, avec Jeannot, était resté dans l'embarcation pendant que les autres conféraient avec le commandant; lorsque le chasseur revint lui annoncer que la décision était prise, il dit:

— Je marquerai d'un sapin ébranché la sortie du passage de pierre . . . si la fuite peut se faire avant les petites heures du jour, ce serait bien mieux.

— Ne pourrait-on pas partir tout de suite? dit Brisot.

— Impossible, les ennemis sont en partie rendus, ou le seront avant que les Visages-Pâles d'ici aient eu le temps de se rendre à ma caverne . . .

— Jeannot, mon fiston, dit alors le chasseur, tu sais qu'il nous faut fuir?

— Je sais, papa; mais avec toi et Grand-Castor, je n'aurai pas peur!

— C'est ça, mon brave enfant . . . et le bon Dieu nous protégera!

Ils filèrent en silence sur les eaux calmes du lac et atterrirent à l'endroit désigné par le Huron; celui-ci avança un peu sur la rive, prit, parmi les aulnes, un sapin qu'il avait ébranché la veille et le planta dans le sable.

— Que les Visages-Pâles se rendent à ma caverne par le bois; je veillerai avec Jeannot et Onata; un seul homme devra revenir en canot avec toi; vous trouverez l'ouverture libre; les canots sortiront à mesure que vous les prendrez... j'irai dans le dernier avec la squaw.

— Et moi, Grand-Castor? questionna Jeannot.

— Toi, mon gars, avec ton père, dans un des premiers canots.

— Non, dit Brisot, non, mon brave ami Jeannot et moi nous ne partirons qu'avec toi !

— Hé ! nous serons donc sauvés ensemble ! fit l'Indien, content. Mais hâtons-nous ! Je remonte à ma caverne; venez, au plus tôt, m'y rejoindre tous deux avec Onata.

Le trajet jusqu'à la maisonnette s'effectua en peu de temps, le père et le fils n'échangeant que peu de paroles; le chasseur était pénétré d'admiration pour le jugement et le dévouement extraordinaires du Huron. Avec quelle lucidité il semblait avoir tout prévu et arrangé ! La pensée qu'avait eue l'Indien de construire secrètement plusieurs embarcations en prévision d'un danger possible, puis la manière ingénieuse dont il avait tiré partie du couloir de pierre, le transformant en une véritable cache aux canots... n'était-ce pas admirable ? Puis, le plan qu'il venait de suggérer, à un moment où l'espoir d'évasion semblait perdu, la

direction assurée qu'il prenait à ce moment critique pour assurer le salut des Français... tout dénotait chez ce primitif un cerveau merveilleux et une loyauté à toute épreuve. « Et le capitaine qui me demandait, il y a deux mois, se dit Brisot, si Grand-Castor était vraiment équilibré ! » Songeant à toutes ces choses, tout en maniant lestement son aviron, le chasseur se disait : « Cet homme est digne d'admiration, il semble marqué par la Providence, c'est vraiment un miraculé ! »

Brisot eut bientôt rassemblé quelques menus objets qu'il voulait apporter avec lui; l'Indienne, un peu effrayée, se prépara cependant sans délai, prenant une cape et une couverture pour garantir Jeannot contre le froid de la nuit. Lorsque tout fut terminé, ils se rendirent tous les trois en canot jusqu'à la côte conduisant à la grotte. Ils gravirent rapidement la montée et rejoignirent le manchot qui les attendait à l'entrée de son gîte.

— Le festin est peut-être commencé là-bas, dit-il; en tous cas, que les Visages-Pâles fassent mine de boire avec les ennemis; qu'ils fassent aussi provision de chandelles pour éclairer le couloir; et maintenant, pars, mon ami, le temps presse !

— Je n'oublierai rien de tout ça ! À tantôt, Castor, je te confie mon Jeannot !

En peu de moments, le chasseur eut dégringolé la côte et repris son canot. Lorsqu'il vint

atterrir, près de l'établissement, un grand brouhaha y régnait ! Des Indiens . . . des Indiens . . . il y en avait des centaines ! Ils rôdaient autour du fort et semblaient se concerter pour agir . . . Soudain, le capitaine Dupuis parut, affable, souriant, il s'adressa aux Iroquois :

— Vous venez nous rendre visite ? dit-il, au nom d'Ononthio, je vous souhaite la bienvenue ! Je désire parler à votre chef.

Le chef s'avança ; c'était un colosse et son premier guerrier de même ; tous deux avaient un aspect féroce et cruel ; leurs visages, affreusement tatoués de rouge, de noir et de jaune, étaient horribles à voir.

Dupuis fit quelques pas au-devant d'eux . . . auprès de ces géants, le capitaine, pourtant de taille moyenne, semblait presque un nain !

— Je te salue, grand chef, dit Dupuis ; puisque tu es venu jusqu'ici avec tes hommes, je t'invite avec eux à un festin à tout manger que je fais préparer pour vous !

Le chef ne comprenait pas le français, mais le chasseur, put servir d'interprète.

Le colosse iroquois, surpris de cet accueil, consulta du regard ceux qui l'entouraient, puis il répondit :

— Soldat d'Ononthio, mes guerriers ne sont pas tous rendus ; lorsque la troupe sera au complet, je te répondrai.

Le capitaine salua de nouveau d'un air dégagé.

Il était alors trois heures; ce ne fut qu'une heure plus tard, qu'un guerrier vint apporter au commandant la réponse affirmative.

— Bien, lui répondit-il, nous allons maintenant fermer le fort pour terminer les préparatifs; dans peu de temps, vous entendrez le clairon et vous entrerez... ne vous éloignez pas trop en attendant !

Le chasseur traduisit cette réponse du commandant; les Onontagués, trompés par le ton cordial et surtout par la recommandation de ne pas s'éloigner, paraissaient contents et leurs faces bariolées reflétaient leur gourmandise...

Dès que le fort se fut refermé, le capitaine rassembla tout son monde, le chasseur expliqua les conventions et le plan du départ; les hommes reçurent instruction de ne pas prendre d'eau-de-vie, mais de faire mine de boire avec les Indiens. On convint d'un signal silencieux que donnerait Dupuis lorsque le moment décisif serait venu.

On avait bien, au fort, une certaine réserve d'eau-de-vie et quelques barriques de vin, mais on avait surtout plusieurs tonneaux vides !

Pour donner à boire à un si grand nombre d'Indiens, il allait falloir recourir à la ruse...

L'eau-de-vie fut diluée avec de l'eau claire, ce qui en tripla la quantité. La même opéra-

tion doubla le contenu des barriques de vin et l'on emplît ainsi les tonneaux vides... on aurait donc de quoi les servir tous...

Les Iroquois de cette région, nullement habitués au vin et à l'alcool, y seraient, sans doute, très sensibles et ces boissons, quoique réduites, suffiraient à les enivrer... c'est, du moins, ce qu'espérait le capitaine.

Le clairon résonne... les portes du fort s'ouvrent, les Iroquois se pressent à l'intérieur où une quantité incroyable de nourriture a été préparée; de grandes tonnes d'eau-de-vie et de vin sont ensuite apportées et les Peaux-Rouges commencent à manger et à boire en compagnie des Français; ces derniers, cependant, fidèles à la consigne, ne touchant pas à l'eau-de-vie.

Toutes les pièces du fort sont envahies et partout les Iroquois trouvent quantité de vivres et force boisson. Pendant plus de trois heures, il règne, dans l'enceinte de la petite forteresse, un vacarme d'enfer; les diables rouges, excités par les liqueurs enivrantes, chantent, dansent, crient, tout en mangeant et en buvant; leurs hôtes, feignant la joie, en font autant, baragouinant des phrases indiennes et affectant une confiance entière dans l'amitié de leurs invités...

Peu à peu, les fumées du vin et de l'alcool commencent à appesantir les indigènes; ils ne mangent presque plus; l'eau-de-vie circule encore et plusieurs la boivent couchés par terre...

on commence à dormir un peu . . mais chacun s'éveille, lorsque deux autres tonnes de vin font leur apparition; on se lève en titubant et, de nouveau, on boit ferme . . . bientôt plusieurs sont ivres; ils s'affaissent, ils dorment, tandis que d'autres, insatiables, se gorgent encore de boisson . . . mais, vers minuit, l'eau-de-feu a fait son œuvre . . . le vacarme a cessé; le lourd sommeil de l'ivresse commence à gagner la presque totalité des ennemis; ce sommeil devient de plus en plus profond à mesure que s'épaississent les ombres de la nuit . . . Vers une heure, le silence n'est plus coupé que par des hoquets et des ronflements . . . plus personne ne boit ni ne mange . . .

Le chasseur et le capitaine ont fait le tour des chambres: les Iroquois sont tous ivres-morts !

Sur un signe du commandant, les Français s'esquivent les uns après les autres et on referme la porte du fort. Dupuis et Brisot se hâtent vers l'embarcation, les autres fugitifs partent par le bois pour se rendre à la caverne du manchot, guidés par l'un d'eux qui en connaît le chemin . . . Bientôt, ils aperçoivent la petite lumière que Grand-Castor a mise pour les orienter dans la bonne direction; la nuit est claire, mais dans le bois on se trompe facilement lorsqu'on doit s'éloigner du sentier battu . . .

Le Huron les accueille à la hâte, leur fait voir la cache aux canots, et, à la lueur des chandelles, tout le monde s'engage dans le couloir de pierre.

Amiscou bat la marche, suivi de Jeannot et d'Onata, on tire les canots, on se charge des avirons... on atteint la sortie, que l'Indien ouvre aussitôt. Dupuis et le chasseur sont là et reçoivent d'abord l'enfant, puis le premier canot et des avirons; il passe ensuite des hommes, puis encore des canots et des avirons; en peu de temps, barques et gens sont hors de la cache; il ne reste plus que la squaw, dont la rotondité rend la sortie un peu difficile, vu l'exigüité de l'ouverture, mais, avec quelques vigoureuses poussées du manchot et l'aide des bras qui la tirent du dehors, la bonne Onata se retrouve saine et sauve sur la rive. Amiscou passe à son tour; il ne reste plus au rivage qu'un seul canot, près duquel se tiennent Jeannot, son père et le capitaine, ce dernier ayant insisté à faire partir tous ses hommes avant de songer à lui-même; les fugitifs, sur son ordre, avaient pris place dans les embarcations et ils étaient partis à l'obscurité, se dirigeant vers la petite rivière. L'enfant, l'Indienne et les trois hommes se placent dans la dernière frêle barque d'écorce: Jeannot assis au fond, appuyé sur Onata, Amiscou accroupi sur ses talons, la figure tournée vers l'emplacement du fort, Brisot et Dupuis ayant charge des avirons.

Les premières lueurs du jour ne tardèrent pas à paraître; il fallait se hâter, être hors de vue lors du réveil des Iroquois; sous les bras vigoureux des avironneurs, les canots filaient à grande allure.

Le soleil se leva, rouge et brillant, un léger brouillard obscurcissait à peine le paysage, tout était calme et silencieux . . .

Soudain, les yeux perçants du manchot, scrutant la surface du lac, fixèrent un point noir qui semblait sa rapprocher; en même temps, l'écho d'une lointaine clameur fut entendue des fugitifs . . .

— Vite, vite ! dit le Huron, notre fuite est découverte !

Un canot (un seul) fut bientôt en vue, mais d'autres pouvaient le suivre . . . il fallait à tout prix arriver avant que les ennemis puissent leur créer des embarras.

Jeannot, ne manifestant aucune peur, suivait crânement le regard du Grand-Castor qui ne perdait pas de vue la barque des Iroquois.

Les premiers canots des fugitifs étaient déjà à l'entrée de la petite rivière lorsque la dernière embarcation l'atteignit; les légers esquifs passèrent alors tous à la file entre les deux rives enneigées. Il fallait atteindre le lac Seivisala et le village des Sénécas; de là, en faisant un long détour, l'on pourrait, en sûreté, retourner vers les centres français.

Quel défilé unique et mémorable que celui qui descendait, rapide et silencieux, les ondes glacées de l'étroit cours d'eau ! Cette rivière sinueuse cachait cependant, dans ses détours,

la vue du canot ennemi et l'on ne pouvait savoir si la chasse se continuait, ni s'il y avait plusieurs canots à la poursuite des Français.

Enfin, l'on arriva au but, les barques furent abandonnées et l'on allait se mettre en route vers le premier village, en suivant un sentier à travers la forêt, à l'est du petit lac qu'ils venaient d'atteindre. Les hommes partirent, devant marcher deux à deux, ou à la file indienne, lorsque le chemin deviendrait trop exigü, le capitaine, le chasseur, Jeannot et Amiscou fermant la marche . . . mais à peine eurent-ils fait quelques pas que le manchot entendit du bruit dans les broussailles . . . Se tournant vivement à droite, d'où provenaient les craquements entendus, il put discerner, dans la brousse deux Onontagués; ils avaient sans doute atterri un peu plus haut et s'étaient postés à l'affût pour lancer des flèches aux Blancs à leur passage . . . Les yeux rivés sur les ennemis, le Huron vit que l'un d'eux grimpait lestement dans un arbre . . . il reconnut Loup-Cervier; il le vit tendre son arc et viser le garçonnet qui marchait auprès de son père . . .

Vif comme l'éclair, le manchot se jeta de côté, tomba à genoux devant l'enfant et reçut en pleine poitrine, la flèche destinée à Jeannot !

Le chasseur, atterré, s'agenouilla auprès du blessé pour le secourir; le capitaine, apercevant soudain Loup-Cervier qui ajustait une autre flèche, épaula sa carabine et l'Iroquois tomba;

son compagnon fut aussitôt repéré par d'autres soldats et plusieurs balles vinrent se loger dans ce coin du bois, sans sembler l'atteindre.

Le pauvre Amiscou était mortellement frappé; le trait empoisonné lui avait percé le cœur et le poumon.

Avec une douceur infinie, le chasseur avait extrait, des chairs cuivrées, la flèche cruelle qui les avait transpercées; il cherchait maintenant à ranimer le blessé en lui faisant avaler quelques gouttes d'eau-de-vie de sa gourde; Jeannot, écrasé près de son ami, pleurait à chaudes larmes...

— Hé ! faut pas pleurer, mon petit, murmura faiblement le Huron, Amiscou s'en va, mais le Dieu des Visages-Pâles le recevra peut-être dans son ciel... Puis, soupirant :

— Je meurs... j'aurais bien voulu, pourtant, recevoir le baptême !

— Tu vas le recevoir, mon brave, s'écria le chasseur, vite, vous autres, de l'eau ! Il faut baptiser cet homme sans tarder !

— Vous avez raison, dit vivement Dupuis, c'est un cas de nécessité urgente !

Un soldat accourut avec une écuelle pleine d'eau puisée à la petite rivière et, tandis que Brisot et son fils, à genoux, soutenaient le mourant, le capitaine lui versa sur la tête l'eau baptismale et, prononçant les paroles rituelles, il

traça sur le front du brave Huron le signe de la croix.

Une expression sereine se répandit sur ses traits...

— Chrétien... murmura-t-il, chrétien !

Puis, comme en rêve :

— Robe-Noire, Robe-Noire, je t'ai cherché...

Tournant ensuite vers l'enfant ses yeux à demi-éteints, il dit :

— Jeannot... brave petit !

Ensuite, il se souleva un peu et, regardant autour de lui, il prononça quelques paroles inintelligibles... puis, clairement, comme répondant à un appel :

— Hé ! je viens... je viens ! dit-il.

Il s'affaissa de nouveau, il était mort !

On l'avait entouré ; oubliant le péril du moment, les hommes, tête nue, impressionnés par ce baptême de la dernière heure, exprimaient leur regret de la mort de ce valeureux, grâce auquel ils n'avaient pas été les victimes des perfides Onontagués.

— Papa, dit soudain Jeannot, cessant de sangloter, Grand-Castor ira au ciel, n'est-ce pas ? Il était si bon !

— Bien sûr, mon chéri; il vient de recevoir le baptême; de plus, comme tu dis, il était si bon ! Pour te sauver la vie, mon Jeannot, il a sacrifié la sienne . . . Dieu va le recevoir là-haut, j'en ai la ferme conviction ! Brave Castor ! Nous n'oublierons jamais son dévouement, toi et moi !

— Jamais ! répéta l'enfant, dont les larmes avaient recommencé à couler.

On enterra hâtivement, dans la forêt, au pied d'une touffe de jeunes sapins, le corps du grand manchot; son unique main se crispait encore sur la petite médaille qui ornait sa tunique, talisman précieux qui lui venait du jésuite martyr et que le Huron conservait depuis les jours de sa lointaine adolescence.

Avant de quitter les lieux, le chasseur prit son couteau et creusa dans l'écorce de plusieurs des arbres, près de la fosse, deux larges incisions en forme de croix.

XV

RÉVEIL DES IROQUOIS — VAINE POURSUITE

LES FUGITIFS étaient partis depuis déjà quelque temps et la plupart des Iroquois dormaient encore, cuvant leur vin; d'autres commençaient à ouvrir les yeux. Loup-Cervier et son frère, complètement dégrisés, s'aperçurent avec stupeur de l'absence des Français...

Poussant des cris de rage, ils éveillèrent les dormeurs et leur apprirent qu'ils avaient été joués!

Le chef se refusait à croire la chose possible; Loup-Cervier l'amena sur le rivage; le jour commençait à paraître et l'on pouvait vaguement distinguer, au loin, sur le lac, une suite de canots:

— Vois! Ils fuient, ils vont descendre la petite rivière!

— Ils avaient donc des canots! s'écria rageusement le chef, et nous qui n'en avons pas, ici!

— Je n'en ai qu'un seul, dit Loup-Cervier, mais veux-tu que je les poursuive, pour essayer de les retarder ?

— Hé, pars avec un autre et faites ce que vous pourrez, s'écria le chef; nous allons tous reprendre la route du bourg et de là monter à la rencontre des Visages-Pâles, ou bien les poursuivre s'ils sont en avant de nous !

— Je pars, dit alors Loup-Cervier, et malheur à qui je pourrai rejoindre !

L'Iroquois partit alors avec son frère à la poursuite des fugitifs; plus vifs et plus habiles que les Blancs à manier l'aviron, ils allaient, pensaient-ils, arriver avant eux à la rivière . . .

Les Onontagués, tous pleinement éveillés maintenant, hurlant de dépit et de rage, sac-cagèrent le fort et y mirent le feu et, tandis que les lueurs de l'incendie éclairaient de leur sinistre éclat les environs du lac Gannentaha, les Peaux-Rouges s'acheminaient au pas de course vers leur village, pour continuer ensuite par un autre chemin et couper la retraite aux Français . . .

Mais ceux-ci, suivant la direction que leur avait donnée le brave Huron, passèrent chez les Sénécas et de là poursuivirent vivement leur voyage . . . les Indiens, furieux, suivirent longtemps mais inutilement leur piste: ils ne purent jamais les rejoindre.

Arrivés enfin à Ville-Marie, après un long et pénible voyage et de nombreux détours, ils purent relater leurs exploits et les dangers incroyables de leur fuite presque miraculeuse; le nom du loyal manchot fut partout répété avec admiration.

Le chasseur retourna à Québec et résolut de s'établir dans la campagne environnante; les Hurons dispersés occupaient maintenant le village de Lorette et ce fut là que Jean Brisot se fixa avec son fils.

La fidèle Onata n'avait pas eu la force de suivre la troupe durant la longue randonnée du retour; elle était restée chez les Indiens sénécas qui la reçurent avec bonté.

Jeannot se fit bientôt des amis et des camarades parmi les villageois, mais il grandissait, et son père voulut lui faire commencer ses études. À la demande de Brisot, le jésuite, qui desservait la mission, consentit à lui faire tous les jours quelques heures de classe; ce jésuite était le même missionnaire qui avait séjourné si peu de temps à Gannentaha; il avait donc connu Amiscou et il en parlait fréquemment avec son jeune élève.

— Il était singulièrement bien doué, ce brave manchot, dit un jour le prêtre; j'ai toujours regretté de n'avoir pu continuer à l'instruire. J'avais été vivement impressionné par le naïf récit qu'il m'avait fait de sa vie; je suis convaincu qu'il est au ciel... il a versé son sang pour te

sauver, petit Jeannot, il était bon et loyal, et Dieu a sûrement ratifié le baptême « *in extremis* » que lui a conféré le capitaine Dupuis.

*

* *

Bien des années plus tard, lorsque Jeannot fut devenu un homme, établi, lui aussi, aux environs de Lorette, il voulut refaire le voyage au pays des Sénécas, en compagnie de son père. Le chasseur, blanchi par les années, mais encore viril, se rappelait fort bien le trajet suivi jadis en sens inverse par la troupe des fugitifs de Gannentaha.

Ils contournèrent le lac Seivisala jusqu'aux abords de la petite rivière et s'arrêtèrent au site jamais oublié où s'était accompli l'héroïque dévouement de leur ami de race indienne.

Le bois était devenu extrêmement dense, mais on retrouva le groupe des jeunes sapins d'alors, maintenant des arbres géants; en les examinant avec attention, le chasseur y découvrit la trace des incisions faites jadis avec son couteau et qui marquaient d'une cicatrice l'écorce rugueuse des troncs.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

À l'ombre des grandes branches résineuses,
dans cette terre de forêt, où, depuis quinze ans,
Amiscou dormait de son dernier sommeil, ils
plantèrent une croix de bois blanc et Jeannot
y inscrivit les mots suivants:

« Grand-Castor — 32 ans — loyal Huron



« Ci-git un héros qui donna sa vie
« pour sauver celle d'un enfant. »

« (mars 1657) »

FIN

Québec, septembre 1937

Tous droits réservés.

RECEIVED
SEP 10 1937
LIBRARY

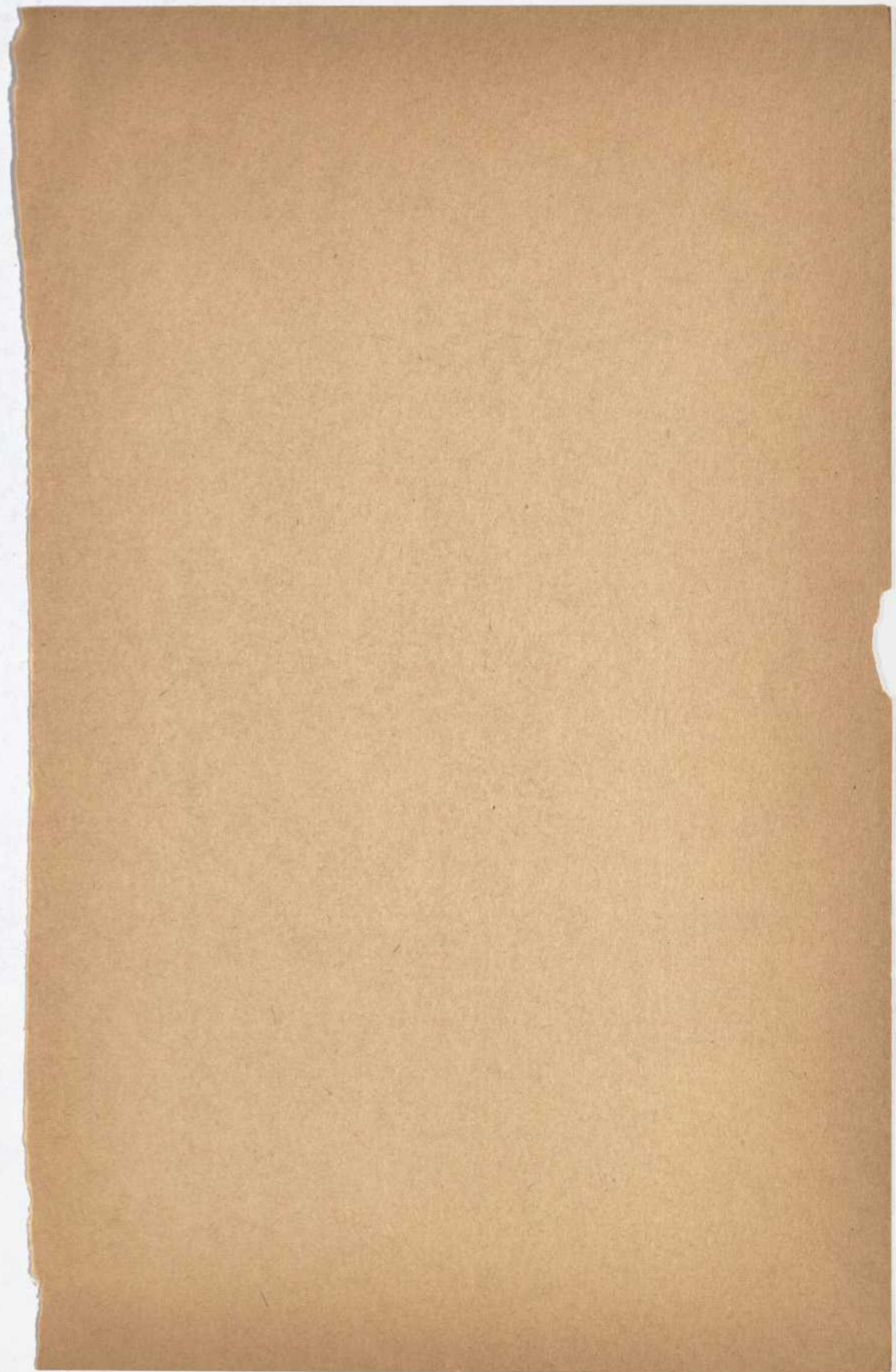




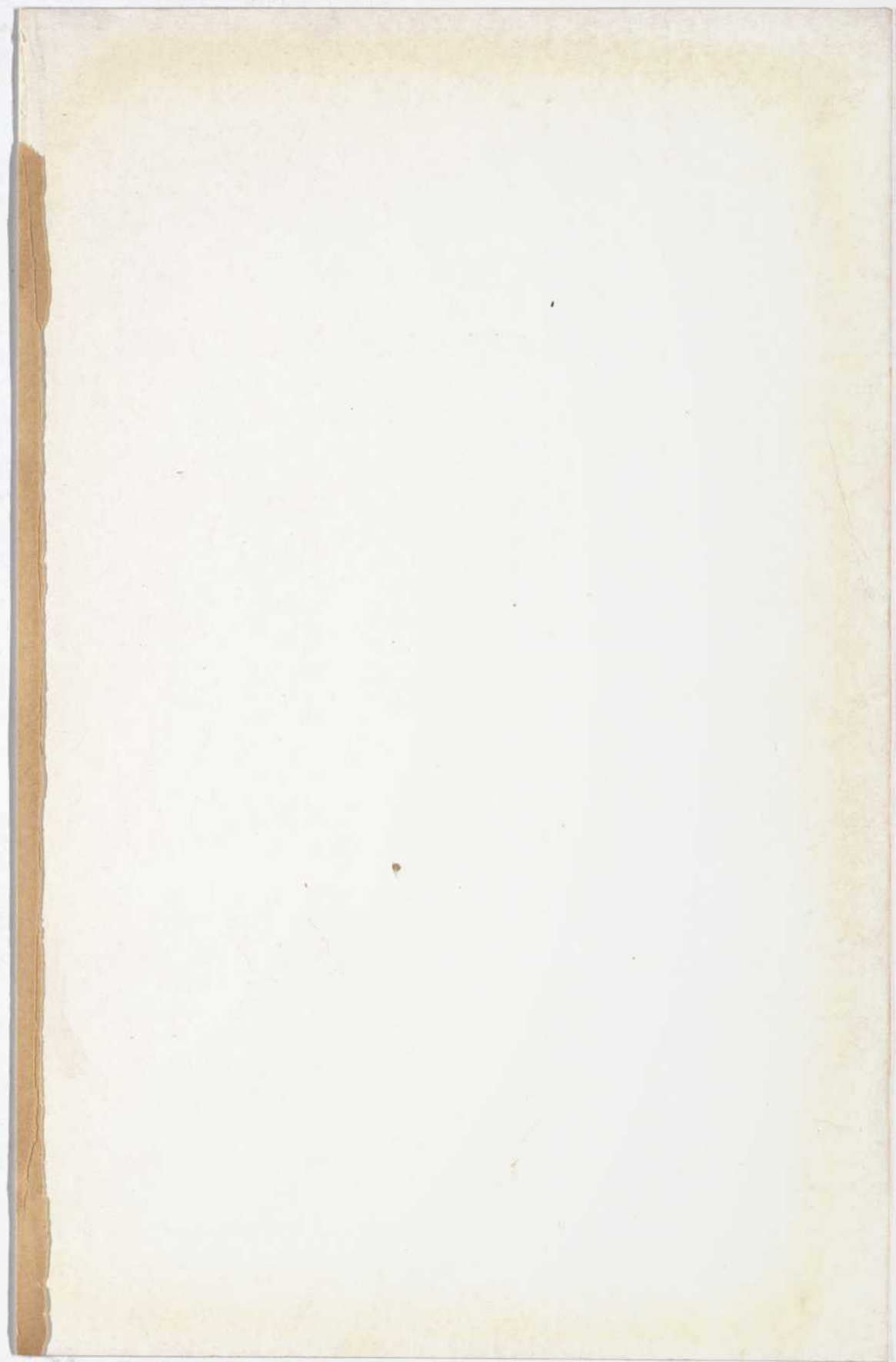
TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Chapitres:	
I— Amiscou	11
II— En fuite	19
III— Vie errante	31
IV— À la nation du Pétun	35
V— Une rencontre tragique	39
VI— Le chasseur	45
VII— Des amis	51
VIII— Le manchot reçoit des visiteurs	56
IX— Un canot	63
X— Une découverte	70
XI— Le tunnel	77
XII— Le campement français — Rapt de Jeannot	84
XIII— Grand-Castor à la rescousse	99
XIV— Le festin — Un dévouement	113
XV— Réveil des Iroquois — Vaine poursuite	128

Achevé d'imprimer
le vingt-deuxième jour de mars
mil neuf cent trente-neuf.
pour les Éditions de l'A. C.F.,
Montréal, Canada,
par



L'Imprimerie Modèle Limitée,
1206 est, rue Craig,
Montréal.



Titres de la Série
ROMANS HISTORIQUES
chez le même éditeur

<i>Le Petit Page de Frontenac</i>	Maxine
<i>Jean La Tourte</i>	Maxine
<i>Les Orphelins de Grand-Pré</i>	Maxine
<i>Le Tambour du Régiment</i>	Maxine
<i>Le Pêcheur D'Éperlan</i>	Maxine
<i>La Sorcière de l'Îlot Noir</i>	Mme G. Coupal
<i>Le Notaire Jofriau</i>	Adrienne Senécal
<i>La Sève Immortelle</i>	Laure Conan
<i>Montcalm se fâche</i>	Harry Bernard
<i>La cache aux canots</i>	Maxine

Le cliché de la couverture sort
des ateliers de La Photogravure
Nationale Limitée, la plus im-
portante industrie canadienne-
française du genre.

Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada.



Imprimerie Modèle Limitée
1206 est, rue Craig,
Montréal